

Mercure galant

I . Mercure galant. 1695-02.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.



Uu

Dapouille en mars 1762

(mq. l'avis au let.)

(255)

~~L 1400~~

~~M~~

Un 4968

MERCURE

GALANT

DEDIE' A MONSEIGNEUR

DAUPHIN.

FEVRIER 1695.



A PARIS,

chez MICHEL BRUNET, Grand-Salle
du Palais, au Mercure Galant.

ON donnera toujours un Volum
nouveau du Mercure Galant le
premier jour de chaque Mois, & on le
vendra Trente sols relié en Veau &
Vingt-cinq sols en Parchemin.

A PARIS,
Chez G. DE LUYNE, au Palais, dans
la Salle des Merciers, à la Justice.
T. GIRARD, au Palais, dans la Grande
Salle, à l'Envie.
Et MICHEL BRUNET, Grand'Salle
du Palais, au Mercure Galant.

M. D C. X C V.

Avec Privilege du Roy



ALFRED
CALANT

FEVRIER 1695.

Vous avez raison,
Madame, d'admi-
rer la bonté du
Roy, qui ayant à soutenir
une rude guerre, a employé
jusqu'icy les moyens les
moins à charge à ses Sujers,

A iiij

en alienant des Rentes dont
Sa Majesté a assigné le paye-
ment sur les revenus ordinai-
res, & en créant des Charges
dont les gages sont mis sur
les estats de ses Finances; en
forte que ce Monarque ne
s'est servi de la grande & seu-
re ressource de la Capitation,
que lors que la difficulté de
tirer sur luy-mesme les fonds
nécessaires pour résister avec
avantage à tant d'Ennemis
liguez, commençoit à de-
venir assez grande pour estre
préjudiciable à sa gloire, &
au bien de ses Estats. Les

GALANT.

9

Peuples ont esté tellement charmez de la bonté de ce Prince, & de la consideration qu'il a eüe pour eux, qu'aussi-tost que la taxe a esté publiée, la pluspart ont porté leur argent en foule, & avec le plus grand empressement, six semaines avant le temps marqué pour le recevoir. Rien n'est plus glorieux pour le Roy, ny plus avantageux à la France, & rien ne doit estre plus terrible pour nos Ennemis. Ils doivent trembler en voyant cette ressource inépuisable, qui jointe à la va-

10 MERCURE

leur naturelle aux François ,
& à l'ardeur de leur zele
pour leur Souverain , & pour
leur Patrie , les met en estat
de continuer leurs conquê-
stes , comme ils ont fait pen-
dant toutes les Campagnes
depuis l'ouverture de cette
derniere guerre.

C'est dans cette veuë que
l'Academie Françoise a choisi
pour sujet du Prix de la Poësie
Françoise , qu'elle doit don-
ner le 25. Aoust prochain,
jour de la Feste de S. Loüis:
*Que le Roy n'est pas moins redou-
table à ses Ennemis par l'amour*

GALANT. II

de ses Sujets, que par la force de
es arms. Le sujet du Prix de
Eloquence est, *Du danger*
qu'il y a dans de certaines voyes
qui paroissent seures, conforme-
ment à ces paroles des Pro-
verbes, Est via quæ videtur
homini justa, novissima autem
ius deducunt ad mortem. Je vous
ay déjà marqué plusieurs fois
pour l'intérêt de vos A mis
de Province, que chaque
Discours ne doit estre au plus
que d'une demi-heure de le-
cture, & que les Ouvrages
de Poësie ne doivent point
exceder le nombre de cent

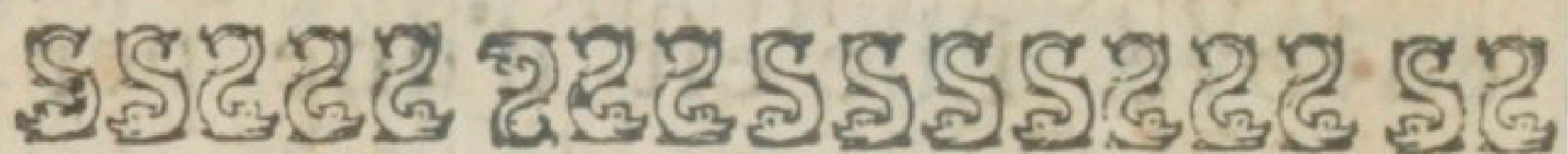
12 MERCURE

Vers, avec une courte Priere pour le Roy, en telle mesure de Vers qu'on voudra. Tous ces Ouvrages doivent estre remis entre les mains de M^r l'Abbé Regnier, Secretaire perpetuel de l'Academie, dans le dernier jour du mois de May prochain.

Les Dames ont toujours receu de grandes loüanges sur une certaine delicateffe d'esprit qui leur est particuliere. Elle paroist dans tous les Ouvrages qu'elles donnent au Public, & il vous sera facile de la reconnoistre

GALANT. 13

dans l'histoire que je vous
envoie. Elle est d'une per-
sonne de vostre Sexe , qui
s'exprime avec beaucoup d'a-
grément & de finesse. Il se-
roit à souhaiter qu'elle vou-
lust écrire souvent. Elle peint
les choses avec des couleurs
tres-vives , & je me tiens as-
suré que cette lecture vous
fera plaisir. Ne soyez pas
surprise du titre ; il convient
à l'avanture.



HISTOIRE
DE LA MARQUISE,

Marquis de Banneville.

PUIS que les Femmes se
messent d'écrire , & se
piquent de bel esprit , je ne
veux pas demeurer la dernie-
re à signaler mon zele pour
mon Sexe , & il ne tiendra
pas à moy qu'on ne nous
croye de grands personna-
ges, malgré toutes les petites

façons dont nous ne sçaurions nous défaire. En effet, quelque guindées que nous soyons dans nos Ouvrages, on y voit la Femme en mille endroits, & les grands sentimens outrez, forcez, sublimes, ne sçauroient cacher aux yeux du Lecteur attentif une certaine mollesse, un certain foible qui nous est naturel, & où nous retombons toujours. Il ne faut donc pas nous donner pour plus que nous ne valons. Croire qu'une jeune Fille assez jolie, élevée parmi les rubans, soit

16 MERCURE

capable d'écrire comme M^r Pelisson, c'est un abus. Elle aura le feu de son âge, des tours nouveaux, des expressions vives, une imagination réjouissante. Elle plaira peut-être plus que M^r d'A . . . mais pour la justesse, la solidité, le tissu, la secheresse, elle s'en reposera sur M^r de T . . . ne se piquant que de s'amuser la première en amusant ses Compagnes par ses petites histoires. Voicy donc mon coup d'essay, vous en jugerez, Mesdemoiselles, car c'est à vous à qui je m'adresse,

GALANT. 17

mais si vous avez passé vingt
ans, je vous défens de me
dire. Cherchez quelque chose
de plus solide. Une Fille à
vingt ans doit songer à se
faire bonne menagere, & le
temps du badinage est bien
avancé pour elle. Au reste,
n'allez pas douter de ce que
je m'en vais vous dire. J'ay
tout vû, tout sceu, tout en-
tendu; je suis oculaire sur ce
point, & nulle circonstance
ne m'est échapée. Il vous en
paroistra quelques-unes d'as-
sez singulieres; c'est juste-
ment ce qui m'a donné envie

Février 1695.

B

18 **MERCURE**

de les mettre sur le papier. Je ne fis jamais cas de ce qui ne va que terre à terre. Les grands chemins sont faits pour les petits genies, & qui-conque se donne la peine d'écrire, doit choisir un sujet qui marche tout seul, & qui sans affectation, sans éloquence, sans traits, attire d'abord l'attention de tout le monde. Entrons en danse.

Il n'y avoit que six mois que le Marquis de Banneville estoit à marié à une jeune personne, belle, de beaucoup d'esprit, & heritiere, lors qu'il

ut tué au combat de Saint
Denis. Sa Veuve fut touchée
sensiblement. Ils estoient
encore dans les premières
ardeurs, & nul chagrin do-
mestique n'avoit troublé leur
bonheur. Elle ne se laissa
point aller à une douleur
éclatante, & sans faire les cris
ordinaires, elle se retira à une
de ses maisons de campagne
pour y pleurer à son aise,
sans contrainte & sans osten-
tation. Mais à peine y fut elle
arrivée, qu'on luy fit remar-
quer à des signes certains
qu'elle estoit grosse. D'abord

20 **MERCURE**

la joye de revoir un petit modèle de ce qu'elle avoit tant aimé, s'empara de toute son ame. Elle songea à conserver les précieux restes de son cher Epoux, & ne negligea rien de ce qui pouvoit contribuer à sa propre conservation. Sa grossesse fut fort heureuse, mais quand les temps approcherent, mille pensées la vinrent tourmenter. La mort funeste d'un homme de guerre se representa à ses yeux avec toutes ses horreurs. Elle imagina la même aventure pour ce cher Enfant qu'

elle attendoit , & ne pouvant
s'accoutumer à une idée si
triste , elle souhaita mille fois
que le Ciel luy donnast une
fille , qui par son Sexe se
trouvast à couvert d'une si
cruelle destinée. Elle fit plus,
& se mit en teste de corriger
sa nature , si elle ne répon-
doit pas à ses desirs. Elle prit
pour cela toutes les précau-
tions nécessaires , & fit pro-
mettre à sa Sage-femme d'an-
noncer à haute voix la nais-
sance d'une Fille , quand mê-
me ce seroit un Garçon.

La chose ayant esté pro-

22 **MERCURE**

jettée ainsi, fut aisément exécutée. L'argent fait tout. La Marquise estoit la maistresse dans son Chasteau, & la nouvelle courut bien tost qu'elle avoit eu une Fille, quoy que dans la verité elle eust eu un Garçon. On porta l'Enfant à M^r le Curé, qui dans la pure bonne foy le baptisa sous le nom de Mariane. La Nourrice fut aussi gagnée, & la petite Mariane fut élevée par cette Nourrice, qui dans la suite devint sa Gouvernante. On luy apprit tout ce qu'une Fille de qualité doit

avoir, la Danse, la musique,
Claveffin. Ses Maîtres n'a-
voient qu'à dire, & dans le
moment elle faisoit tout ce
qu'ils avoient à luy montrer.
Une si grande facilité de ge-
nie força sa mere à luy faire
apprendre les Langues, l'His-
toire, & même la Philoso-
phie nouvelle, sans craindre
que tant de Sciences se
broüillassent dans une teste
où tout se rangeoit avec un
ordre incroyable; & ce qui
ravissoit en admiration, c'est
qu'un esprit si beau sembloit
être dans le corps d'un Ange.

24 MERCURE

Sa taille à douze ans estoit déjà formée. Il est vray qu'on l'avoit un peu contrainte dès l'enfance avec des corps de fer, afin de luy faire venir des hanches-, & de luy faire remonter la gorge. Tout avoit réussi, & son village, dont je ne vous feray la description qu'à son premier voyage de Paris, estoit déjà d'une beauté achevée. Elle vivoit dans une innocence merveilleuse, & ne soupçonnoit pas seulement qu'elle pust estre autre qu'une Fille. On l'appelloit dans la Province la belle Mariane.

Tous

Tous les petits Gentilshommes voisins, qui la regardoient comme une grande heritiere, luy venoient faire la cour. Elle les écoutoit tous, & répondoit à leurs galanteries avec beaucoup de liberté d'esprit, *Mon cœur*, disoit elle un soir à sa Mere, n'est pas fait pour des Provinciaux; & si je les reçois bien, c'est que je veux plaire à tout le monde. *Prenez garde, mon enfant*, luy dit la Marquise, que vous parlez comme une coquette. *Ah, Maman, laissez les faire*, reprenoit elle. *Qu'ils m'aiment tant qu'ils*

Février 1695. C

26 MERCURE

voudront, que vous importe pour-
vû que je ne les aime pas ?

La Marquise se réjouïssoit
extremement de l'entendre
parler, & luy donnoit toute
liberté avec ces jeunes gens,
qui d'ailleurs ne sortoient ja-
mais du respect. Elle sçavoit
le fond des choses, & ne crai-
gnoit point de suite. La belle
Mariane employoit jusqu'à
midy à étudier, & le reste du
jour à se parer. *Après avoir
donné, disoit-elle agreable-
ment, tout le matin à mon esprit,
il est bien juste de donner l'après-
dînée à mes yeux, à ma bouche,*

à toute ma petite personne ; & effectivement elle ne commençoit à s'habiller qu'à quatre heures du soir. La compagnie estoit d'ordinaire assemblée à cette heure-là , & se faisoit un plaisir de la voir à sa toilette. Ses Femmes de chambre la coëffoient, mais elle ajoûtoit toujours d'elle-même quelque nouvel agrément à sa coëffure. Ses cheveux blonds retomboient par grosses boucles sur ses épaules. Le feu de ses yeux & la vivacité de son teint ébloüissoient, & tant de beau-

tez estoient animées & soutenues par mille jolies choses qui sortoient à tous momens de la plus belle bouche du monde. Tout ce qu'il y avoit de jeunes gens autour d'elle estoient dans une espece d'adoration ; aussi n'oublioit-elle rien pour les piquer encore davantage. Elle passoit elle-même dans ses oreilles, avec une grace admirable, des pendans, ou de Perles, ou de Rubis, ou de Diamans. Elle mettoit des mouches, & sur tout des imperceptibles, qui estoient si petites,

qu'il falloit avoir le teint aussi
 delicat & aussi fin qu'elle l'a-
 voit, pour qu'on les pust ap-
 percevoir; mais en les met-
 tant elle faisoit mille petites
 façons, consultant tantost
 l'un, tantost l'autre sur ce qui
 luy scioit le mieux. La Mere
 estoit ravie de joye, & se re-
 mercioit à tous momens de
 son habileté. *Il a douze ans,*
disoit-elle tout bas, il faudroit
bien tost songer à le mettre à l'A-
cademie, & dans deux ans il
suiuroit son pauvre Pere; & là-
dessus transportée d'affection
elle alloit baiser sa chere Fille,

20 **MERCURE**

& luy laissoit faire toutes les petites coqueteries, qu'elle eust condamnées dans la Fille d'une autre.

Les choses en estoient là, lors que la Marquise de Banneville fut obligée de venir à Paris solliciter un procès que luy fit un de ses voisins. Elle ne manqua pas d'y mener sa Fille, & reconnut dans la suite qu'une jolie personne n'est pas inutile dans les sollicitations. Elle alla voir d'abord la Comtesse d'Alitref, son ancienne Amie, & luy demanda ses avis & sa prote-

etion pour sa Fille. La Comtesse fut frappée de la beauté de Mariane, & la baïsa avec tant de plaisir, qu'elle y retourna plusieurs fois. Elle se chargea de sa conduite, pendant que la mere vaqueroit à ses procès, & promit de ne la pas laisser manquer de plaisirs. Mariane ne pouvoit jamais tomber en de meilleures mains. La Comtesse née pour la joye avoit trouvé le moyen de se separer d'un mary incommode, non qu'il ne fust homme de merite, aimant le plaisir aussi-bien

32 MERCURE

qu'elle, mais ne convenant pas dans le choix de leurs plaisirs, ils avoient l'esprit de ne vouloir point se contraindre, & de suivre chacun son inclination. La Comtesse, quoy qu'elle ne fust plus fort jeune, avoit encore un tres-beau visage; mais l'envie d'avoir des Amans avoit cédé à l'envie d'avoir de l'argent, & le jeu estoit devenu sa passion dominante. Elle menoit la petite Mariane par tout, & par tout on la recevoit avec plaisir.

Cependant la Marquise de Banneville dormoit en

paix. Elle connoissoit assez la
reputation de la Comtesse,
qui estoit un peu équivoque,
& jamais elle ne luy eust
confié sa véritable Fille, mais
pour Mariane, outre qu'elle
estoit élevée dans des senti-
mens de vertu, la Marquise
voulut un peu pour se diver-
tir, la laisser sur sa bonne
foy, se contentant de luy di-
re qu'elle alloit monter sur
un theatre bien different de
celuy de sa Province; qu'elle
y trouveroit à chaque pas
des Amans aimables, tendres,
passionnez; qu'il ne falloit

34 MERCURE

pas les croire légèrement, & que si son cœur le sentoit foible, elle vint à elle luy conter tout: qu'à l'avenir elle la regarderoit comme son Amie plutôt que comme sa Fille, & luy donneroit les conseils qu'elle prendroit pour elle-même.

Mariane, que l'on commença à nommer la petite marquise, promit à sa mère de luy découvrir tous les mouvemens de son cœur, & se fiant sur le passé, elle crut pouvoir affronter la galanterie de la Cour de France.

C'eust esté une entreprise bien téméraire il y a trente ans. On luy fit des habits magnifiques ; on essaya sur elle les modes les plus nouvelles. La Comtesse qui présidoit à tout cela, prit soin elle-même de la faire coëffer par Mademoiselle de Canillac. Elle n'avoit que des boucles d'oreilles d'enfant, & peu de Pierreries; la mere donna toutes les siennes, qui estoient mal en œuvre, & sans faire beaucoup de dépense, on trouva moyen de luy faire deux paires de pendants d'o-

36 MERCURE

reilles de Diamans , & cinq ou six poinçons pour mettre dans ses cheveux. Il n'en falloit pas davantage pour la parer. La Comtesse luy envoyoit son Carosse aussi tost après dîné , & la menoit à la Comedie, à l'Opera , & dans des maisons de Jeu. Elle estoit admirée de tout le monde. Les Filles & les Femmes ne pouvoient se lasser de luy faire des caresses, & les plus belles n'avoient aucune jalousie des loüanges qu'on donnoit à sa beauté. Certain charme caché dont elles sentoient l'impres-

sion sans s'en appercevoir, entraînoit leurs cœurs, & les forçoit à rendre un hommage sincere au merite de la petite marquise; car personne ne luy échappoit, & son esprit encore plus imperieux que sa beauté, luy faisoit faire des conquestes plus seures & plus durables. On estoit pris d'abord par un teint d'une blancheur éblouissante; un incarnat toujours renaissant surprenoit toujours; les yeux étoient bleus, & n'en estoient pas moins vifs; ils sortoient de deux paupieres épaisses qui

38 MERCURE

rendoient leurs regards plus tendres & plus languissans. Le tour du visage estoit ovale, & sa bouche vermeille & rebordée presentoit dans le temps même qu'elle parloit le plus serieusement, vingt petits trous creusez par les Graces, & vingt autres encore plus agreables qu'elle formoit en riant. Un exterieur si charmant estoit soutenu par tout ce qu'une bonne education peut ajoûter à une nature excellente. La petite Marquile avoit sur le visage un lustre de modestie qui luy

attiroit le respect. Elle sçavoit distinguer les temps, & n'alloit jamais à l'Eglise qu'avec des coëffes, point de mouches, évitant l'étalage que recherchent la plus-part des Femmes. *Il faut*, disoit-elle, *prier Dieu à la Messe, & danser au Bal, & le faire de tout son cœur.*

Il y avoit trois mois qu'elle passoit sa vie fort agreablement, lors que le Carnaval arriva. Tous les Princes, tous les Officiers estoient revenus de l'Armée & les divers spectacles publics se réchauffoient

40 MERCURE

de toutes parts. Chacun faisoit des parties de plaisir, & il y eut un grand Bal au Palais Royal. La Comtesse qui n'estoit plus assez jeune pour y aller à visage découvert, y voulut aller en masque, & mit la petite Marquise de la partie. On l'habilla en Bergere avec des habillemens tres-simples, mais tres-propres. Ses cheveux, qui luy pendoient à la ceinture, étoient renouëz en grosses boucles avec des rubans couleur de rose. Ny Perles, ny Diamans, de belles cornet-

GALANT. 41

tes. Elle n'estoit alors parée que d'elle-même, & ne laissa pas d'attirer d'abord tous les regards de l'assemblée.

Sa beauté y estoit alors dans son triomphe. Le beau Prince Sionad s'y trouva sous des habits de Femmes, pour disputer au beau Sexe, & remporter au jugement des Connoisseurs, le prix de la souveraine beauté.

En entrant dans le Bal, la Comtesse prit son party, & s'alla mettre derriere le beau Sionad. *Ma Princesse*, luy dit-elle en l'abordant, & luy

Février 1695.

D

42 MERCURE

presentant la petite Marquise, voicy une jeune Bergere qui n'est pas indigne de quelqu'un de vos regards. Mariane s'approcha avec respect, & voulut baiser le bas de la robe du Prince, ou pour mieux dire, de la Princesse, mais il la releva, & l'embrassant avec tendresse : *La belle enfant, s'écria t il avec transport, les jolis traits ! quel souris, quelle finesse ! Or je me trompe, ou elle a encore plus d'esprit que de beauté.* La petite Marquise n'avoit encore répondu que par une petite mine riante & mode-

ste, lors qu'un jeune Prince
la vint prendre pour danser.
Le respect que toute la com-
pagnie devoit a sa haute
naissance, attira d'abord les
yeux & l'attention, mais
quand on vit avec quelle gra-
ce la jeune Marquise luy ré-
pondoit sans estre emba-
rassée, son oreille, sa legere-
té, ses petits sauts en caden-
ce, ses souris fins sans estre
malicieux, l'éclat nouveau
qu'un exercice violent répan-
doit sur son visage, on fit
dans toute la Salle comme
de concert un profond silen-

44 **MERCURE**

ce. Les Violons eurent le plaisir de s'entendre, & chacun parut occupé de la voir & de l'admirer. La danse finit avec des acclamations, donc le Prince, tout aimé qu'il est, n'eut que la moindre partie.

L'applaudissement que la petite Marquise avoit receu à l'assemblée du Palais Royal, redoubla l'amitié & les soins de la Comtesse. Elle ne pouvoit plus se passer d'elle, & pour en jouir plus à son aise, elle offrit de luy donner un appartement dans sa maison, mais la Mere ne voulut ja-

GALANT. 45

mais y consentir. La petite Marquise avoit près de quatorze ans, & il estoit important pour le secret de sa naissance, que personne n'approchât d'elle familièrement. Sa seule gouvernante la levait & la couchoit. Elle estoit encore dans une profonde ignorance sur son estat, & quoy qu'elle eust beaucoup d'Amans, elle ne sentoit rien pour eux, uniquement attentive à elle mesme & à sa propre beauté. On ne luy parloit d'autre chose; elle avaloit à longs traits un breu-

46 MERCURE

vage si delicieux, & se croyoit la plus belle personne du monde, d'autant plus que son miroir luy juroit tous les jours, qu'il ne mentoit pas.

Un jour qu'elle estoit à la Comedie dans la premiere loge, elle remarqua dans la loge voisine un jeune homme fort bien fait, avec un juste au-corps d'écarlate, en broderie d'or & d'argent; mais ce qui luy donna plus d'attention, c'est qu'il avoit aux oreilles des boucles de diamans fort brillantes, & trois ou quatre mouches sur

le visage. Elle s'attacha par curiosité à le regarder, & luy trouva une physionomie si douce & si aimable, que ne pouvant se retenir, *Madame*, dit elle à la Comtesse, voilà un beau garçon. Il est vray, dit la Comtesse, mais il fait le beau, & cela ne sied point à un homme. Que ne s'habille-t-il en fille? La Comedie continuoit; on ne causa plus, mais la petite Marquise tournoit fouvent la tette, & ne se sentoît plus d'attention pour le faux Alcibiade qu'on représentoit. A quelques jours de là,

48 MERCURE

estant encore à la Comedie dans la troisieme loge , le mesme jeune homme , qui se faisoit assez remarquer par ses ajustemens extraordinaires , se trouva dans la deuxieme loge , & voyant à son aise la petite Marquise qui estoit dans la troisieme , il eut pour elle toute l'attention qu'elle avoit eüe pour luy la premiere fois , & ne se contraignit pas tant. Il tourna toujours le dos aux Comediens , & ne pouvoit détourner ses regards de dessus la petite Marquise , qui de son costé luy répondoit

répondoit un peu plus que l'exacte modestie ne l'eust voulu. Elle sentoit dans ce commerce mutuel de regards, ce qu'elle n'avoit jamais senti, une certaine joye délicate & profonde, qui des yeux passe dans le cœur, & qui fait toute la felicité de la vie. Enfin quand la Comedie fut achevée, en attendant la petite Piece, le beau jeune homme sortit de sa loge pour aller demander le nom de la petite Marquise. Les Portiers, qui la voyoient souvent, le luy dirent sans

Février 1695.

E

se faire prier & mesme sa demeure. Voyant alors que c'étoit une Personne de qualité, il se resolut de faire connoissance s'il pouvoit, & même sans aller plus loin. Il s'avisa (l'amour est ingénieux) d'entrer tout d'un coup dans la loge de la petite Marquise, en feignant de se tromper. *Ah, Madame, s'écria-t-il, je vous demande pardon ; je croyois entrer dans ma loge.* La Marquise de Banneville aimoit assez les aventures, & ne manqua pas celle cy. *Monsieur, luy dit-elle fort hon-*

GALANT.

Si
nestement, nous sommes fort
heureuses que vous vous soyez
trompé, & quand on est fait
comme vous, on est bien reçu
par tout. Elle avoit envie par
là de le retenir pour le voir
tout à son aise, l'examiner
luy & son ajustement, faire
plaisir à sa fille, dont elle a-
voir déjà remarqué l'émo-
tion, & en un mot se réjouir
innocemment. Il se fit en-
core un peu presser, & puis
demeura dans la loge sans
vouloir se mettre au premier
rang. On luy fit cent ques-
tions auxquelles il répondit

52 MERCURE

avec beaucoup d'esprit & un certain agrément dans le son de sa voix & dans toutes ses manieres , qui le rendoient fort aimable. La petite Marquise luy demanda pourquoy il avoit des pendans d'oreilles. Il répondit que c'estoit habitude , & qu'ayanr eu les oreilles percées dès son enfance , il y avoit touûjours mis des boucles de diamans , & qu'au reste on pardonneroit à son âge ces petits ajustemens , qui proprement ne conviennent qu'au beau Sexe. *Tout vous sied bien , Mon-*

sieur, luy dit la petite Marquise en rougissant, & vous pouvez mettre des mouches & des brassulets, sans que nous nous y opposions. Vous ne serez pas le premier, & les jeunes gens s'ajustent presentement comme les filles. La conversation ne tomba pas. La Piece finie, il reconduisit les Dames à leur Carosse, & fit suivre le sien jusqu'à la maison de la Marquise, & là, sans oser entrer, il envoya un Page faire un compliment, & dire que son escorte leur avoir esté assez inutile.

54 **MER**◊**CURE**

Les jours suivans on le vit, on le trouva par tout, à l'Eglise, aux promenades, aux spectacles, toujours soumis, toujours respectueux, saüuant profondement la petite Marquise sans oser l'approcher, ny luy parler. Il ne paroissoit avoir qu'une affaire & n'y pas perdre un moment. Enfin au bout de trois semaines, un Conseiller au Parlement, Frere de la Marquise de Banneville, luy vint proposer un matin de recevoir la visite du Marquis de Bercour, son bon Amy & son voisin. Il

l'assura que c'estoit un fort honneste homme, & l'amena dès l'apresdinee. Le Marquis avoit la plus belle teste du monde, des cheveux noirs, frisez naturellement à grosses boucles. Ils estoient copez vis-à-vis des oreilles, pour laisser voir ses boucles de diamans, où il avoit mis ce jour-là à chacune une petite perle pendante. Deux ou trois mouches seulement faisoient remarquer qu'il avoit le teint beau. *Ah, mon Frere,* dit la Marquise, *est-ce là le Marquis de Bercour ? Ouy,*

56 **MERCURE**

Madame, reprit le Marquis, qui ne peut vivre plus longtemps sans voir ce qu'il y a de plus beau dans le monde. Il se tourna en disant ces paroles vers la petite Marquise, qui ne se sentoit pas de joye. On s'assit, on parla de nouvelles, de plaisirs, de Livres nouveaux. La petite Marquise pouvoit soutenir toutes sortes de conversations, & bien-tost on s'accoutuma les uns aux autres. Le vieux Conseiller s'en alla le premier. Le Marquis demeura le plus long-temps qu'il put, & sortit tout le

dernier. Il ne manqua plus à venir faire sa cour à ce qu'il aimoit, toujours prest à tout. Le beau temps estoit venu, & quand on alloit se promener à Vincennes ou au Bois de Boulogne, on trouvoit à point nommé au frais sous des arbres une colation magnifique, qui paroissoit transportée par enchantement; les Violons aujourd'huy, demain les Hautsbois. Le marquis sembloit n'avoir donné aucuns ordres, & cependant l'on voyoit aisément que tout venoit de luy. On fut pour-

58 MERCURE

tant quelques jours sans deviner, qui avoit fait un present magnifique à la petite Marquise. Un Crocheteur apporta le matin chez elle un coffre, de la part, disoit-il, de la Comtesse d'Alettes. On l'ouvrit avec empressement, & la joye fut grande d'y trouver des gans, des eaux, des pommades, des essences, des étuis d'or, de petites caves, plus d'une douzaine de tabatières de toutes façons, & une infinité d'autres bijoux. La petite Marquise en voulut remercier la Comtesse, qui

ne sçavoit ce que cela vou-
loit dire. Elle devina enfin ,
mais son cœur luy reprocha
plus d'une fois de n'avoir pas
deviné d'abord.

Le Marquis par tous ces
petits soins avançoit beau-
coup ses affaires. La petite
Marquise y estoit fort sensi-
ble. *Madame*, disoit elle à sa
Mere avec une franchise ad-
mirable , je ne sçay plus ou j'en
suis. Je voulois autrefois estre belle
aux yeux de tout le monde , &
je ne veux plus l'estre qu'aux yeux
du Marquis. J'aimois les Bals,
les Comedies , les Assemblées , les

lieux où l'on faisoit bien du bruit ;
je n'aime plus tout cela. Estre
seule & penser à ce que j'aime ,
voilà le plaisir de ma vie. Dire
tout bas ; il viendra tantost ;
peut-estre qu'il me dira qu'il m'ai-
me ; car , Madame , il ne me l'a
point encore dit ; sa bouche n'a
point encore prononcé ces jolis
mots , que je vous aime ! Il est
vray que ses yeux & ses actions
me l'ont dit cent fois. Mon En-
fant , luy répondit la Mar-
quise , vous me faites grand
pitié. Vous estiez heureuse avant
que d'avoir vû le Marquis ; tout
vous faisoit plaisir , tout le mon-

de vous aimoit, & vous n'aimiez
que vous-mesme, vostre per-
sonne, vostre beauté. L'envie
de plaire vous possedoit toute en-
tiere, & vous plaisiez. Pourquoi
changer une vie si douce? Croyez-
moy, ma chere Enfant, ne son-
gez qu'à profiter des attraits que
la nature vous a donnez. Soyez
belle, vous avez senti cette joye;
en est-il une semblable? Attirer
sur soy tous les regards, & le
penchant de tous les cœurs, faire
le charme de tous les lieux où l'on
va entendre continuellement les
acclamations du Peuple qui ne
flatte point; estre aimée de tout le

62 MERCURE

monde, & n'aimer que soy-même,
voilà, ma Fille, le souverain
bonheur, & vous en pouvez
jouir longtemps. Mais de Reine
il ne faut pas vous faire esclave,
il faut résister à une première in-
clination qui vous entraîne mal-
gré vous. Vous commandez, &
bien tost vous obéirez. Les hom-
mes sont trompeurs. Le Marquis
vous aime aujourd'hui, il en ai-
mera demain une autre. Il ne
m'aimeroit plus, disoit la Mar-
quise, il en aimeroit une autre!
& puis elle pleuroit encore.
Sa Mere qui l'aimoit tendre-
ment, tâcha de la consoler,

& la consola en effet en luy dilant que le Marquis alloit venir. Elle avoit de grandes mesures à garder ; & l'amour qui se formoit luy faisoit de la peine. Qu'est ce que tout cela deviendra , disoit-elle en elle-même , & quel étrange dénoüement ? Si le Marquis se declare, s'il prend courage , s'il demande des faveurs , on ne luy refusera rien. Mais , reprenoit-elle , la petite Marquise est bien élevée , elle est sage , & n'accordera au plus que des bagatelles qui ne signifient rien , & qui les laisseront toujours dans une ignorance ab-

64 MERCURE

seulement nécessaire à leur bonheur. Elles s'entretenoient ainsi, lors qu'on leur vint dire que le Marquis leur envoyoit une douzaine de perdrix en plumes, & qu'il estoit à la porte, n'osant entrer à cause qu'il revenoit de la Chasse. Qu'il entre, s'écria la petite Marquise, qu'il entre, nous le voulons voir dans son negligé. Il entra un moment après, & voulut faire des excuses sur la poudre, sur le Soleil, sur la Perruque mal en ordre. Non, non, luy dit la petite Marquise, ne vous y trompez pas, nous

vous aimons mieux avec une
sangle, qu'avec des pendans d'o-
reilles. Si cela est, Madame, luy
repliqua-t-il, vous m'allez voir
fait comme un brûleur de mai-
sons. Il demeueroit debout
comme pour s'en aller, on
le fit asseoir, & la Mere, la
bonne Mere, leur dit de cau-
ser ensemble pendant qu'elle
iroit écrire dans son Cabinet.
Les Femmes de chambre qui
sçavoient vivre, passerent
dans la Garderobe, & ces
Amans demeurèrent seuls. Ils
furent quelque tēps sans
parler. La petite Marquise

Février 1695.

F

encore toute émuë de ce qu'elle avoit dit à sa Mere, n'osoit presque lever les yeux; & le Marquis plus honteux encore, la regardoit & soupiroit. Ce silence ne laissoit pas d'avoir quelque chose de tendre. Quelques regards, quelques soupirs échapez estoient pour eux une espece de langage, dont les Amans s'accommodent assez, & l'embarras mutuel leur paroissoit une marque d'un amour touché. La petite Marquise se réveilla la premiere. *Vous rêvez, Marquis,* luy dit-elle.

Est ce la Chasse qui vous fait rêver? Ah, belle Marquise, dit le Marquis, que les Chasseurs sont heureux, ils n'aiment point. Comment, Marquis, reprit elle? Est-ce donc un si grand mal que d'aimer? C'est, Madame, le plus grand bien de la vie, repliqua-t-il, mais quand on aime seul, c'est le plus grand de tous les maux. J'aime, & je ne suis point aimé; j'aime la plus aimable personne du monde. Venus elle mesme n'oseroit se presenter devant elle; je l'aime, & n'en suis point aimé. Elle est insensible, elle me voit, elle m'entend, & demeure dans

un silence cruel. Ses yeux même se détournent des miens Quelle rigueur, & puis je douter de ma destinée ? Le Marquis en prononçant ces dernières paroles, se mit à genoux devant la petite Marquise ; qui le laissa faire, & il luy baisoit ses belles mains sans qu'elle s'y opposast. Elle avoit les yeux baissés, & il en couloit de grosses larmes. Vous pleurez, belle Marquise, luy dit-il, vous pleurez, & j'en suis la cause. Mon amour vous contraint, & vous pleurez. Ah, Marquis, reprit elle, avec un grand

soupir, on pleure de joye comme de douleur, & je n'ay jamais esté si aise. Elle n'en dit pas davantage, & tendant les bras à son cher Marquis, elle lui accorda des faveurs qu'elle eust refusées à tous les Rois de la terre. Les caresses leur tinrent lieu de protestations. Le Marquis trouva sur la bouche de la petite Marquise des graces que ses yeux lui avoient cachées, & la conversation eust duré davantage, si la mere n'estoit sortie de son cabinet. Elle les trouva l'un & l'autre

pleurans & rians tout ensemble, & se douta que de pareilles larmes n'avoient pas besoin d'estre essuyées.

Aussi tost le Marquis se leva pour s'en aller, mais la Mere lui dit agreablement, *Ne voulez vous pas, Monsieur, manger de vos perdrix ?* Il ne se fit pas beaucoup prier. La chose du monde qu'il souhaitoit le plus, estoit de se familiariser dans la maison. Il demeura, tout Chasseur qu'il estoit, & eut la joye sensible de voir manger ce qu'il aimoit. C'est une des

grandes joyes de la vie. Voir de prés une bouche incarnate, qui en s'ouvrant montre des gencives de corail & des dents d'albastre, qui s'ouvre, qui se ferme avec la precipitation qui accompagne toutes les actions de la jeunesse, voir un beau visage dans toute la vivacité que lui donne le mouvement d'un plaisir souvent réitéré, & jouir en mesme temps du mesme plaisir, c'est ce que l'amour n'accorde qu'à ses Favoris.

Depuis cet heureux jour

le Marquis ne manqua pas d'y aller souper tous les soirs. Ce fut une affaire réglée, & les Amans de la petite Marquise, qui jusqu'alors n'avoient point eu sujet d'estre jaloux l'un de l'autre, se le tinrent pour dit. La preference estoit donnée, & chacun auoüoit que la beauté & l'amour propre, quelque puissans qu'ils soient, n'ont pas encore assez de force pour deffendre un cœur contre l'amour. Le Comte D.... qui estoit des plus empressez, sentit vivement le

Le mépris qu'on faisoit de sa passion. Il est beau, bienfait, brave, homme de guerre, & ne put souffrir que la petite Marquise se donnast au Marquis de Bercour, qu'il regardoit comme lui estant fort inferieur en toutes choses. Il resolut de lui faire une querelle, & par là le deshoner, le croyant trop beau & trop effeminé pour oser mesurer son épée contre la sienne; mais il fut bien surpris, quand au premier mot qu'il lui dit à la porte des Tuilleries, il vit le Marquis l'épée

Février 1695.

G

74 MERCURE

à la main qui le pouffoit avec vigueur. Ils se battirent fort bien, & furent separez par leurs amis communs.

Cette aventure fit plaisir à la petite Marquise. Elle donnoit un air de guerre à son amant, pour qui cependant elle crut devoir trembler. Elle vit bien que sa beauté & ses faveurs feroient tous les jours des affaires au Marquis, & lui dit un soir, *Il faut, Marquis, finir toute jalousie, & faire taire le public raisonneur. Nous nous aimons, & nous nous aimerons toujours Il faut nous lier par des nœuds, qui ne*

se rompent qu'avec la vie. Ah !
belle Marquise , lui dit-il , à
quoy pensez-vous ? Estes-vous
lasse de nostre bonheur ? Le
mariage est d'ordinaire la fin du
plaisir. Demeurons-en où nous
en sommes. Pour moy , je suis
content de vos faveurs , & ne
vous en demanderay jamais da-
vantage. Et moy , reprit la
petite Marquise , je ne suis pas
contente , je sens bien qu'il man-
que quelque chose à nostre bon-
heur , & peut-estre que nous le
trouverons , quand vous sereZ
tout à moy , & que je seray
toute à vous. Il n'est pas juste ,

76 **MERCURE**

lui repliqua le Marquis, que vous épousiez la fortune d'un Cadet, qui a mangé la meilleure partie de ce qu'il avoit, & que vous ne connoissiez encore que par un extérieur souvent trompeur. Et c'est ce que j'en aime, interrompit-elle, je suis ravie d'avoir assez de bien pour nous deux, trop heureuse de vous montrer que je ne suis attachée, qu'à vostre seule personne.

Ils en estoient là, lors que la Marquise de Banneville les interrompit. Elle venoit de renvoyer ses gens d'Affaires & croyoit venir se dé-

lasser l'esprit avec la gayeté des jeunes gens, mais elle les trouva dans un sérieux profond. Le Marquis avoit esté fort fâché de la proposition que lui avoit faite la petite Marquise. Elle lui estoit fort avantageuse selon les apparences, mais il avoit des raisons secretes qui s'y oppo-
soient, & qu'il croyoit insur-
montables. La petite mar-
quise de son costé estoit un
peu piquée d'avoir fait un si
grand pas inutilement, mais
elle se remit bien-tost, &
crut que le marquis n'acce-

78 MERCURE

proit pas par respect pour elle, ce qu'elle lui avoit proposé, ou qu'il vouloit éprouver sa constance. Cette pensée lui fit prendre la résolution d'en parler à sa Mere, ce qu'elle fit dès le lendemain.

Jamais personne ne fut plus étonnée que la marquise de Banneville, quand sa Fille lui parla de se marier. Elle avoit seize ans & n'estoit plus enfant. Ses yeux ne s'étoient point encore ouverts sur son estat, & sa Mere souhaitoit qu'ils ne s'ouvrissent

jamais. Elle n'avoit garde de consentir à la marier ; aussi de lui découvrir la verité, c'estoit un remede bien dur pour l'une & pour l'autre. Elle resolut de ne le faire qu'à la derniere extrémite, & cependant de rompre ou d'éloigner le mariage du marquis. Il estoit d'accord avec elle sur ce point, mais la petite marquise qui estoit vive dans ses envies, prioit, pressoit, pleuroit, & se servoit de toutes sortes de moyens pour fléchir sa Mere, ne doutant point de son Amant, parce

80 **MERCURE**

qu'il n'osoit se deffendre contre elle avec la même fermeté. Enfin elle pressa tant sa Mere, qu'elle lui dit ces paroles. *Vous m'y forcez, ma chere Enfant, & c'est malgré moy que je m'en vais vous découvrir ce que je voudrois vous cacher au prix de ma vie. J'aimois vostre pauvre Pere, & lorsque je le perdis si malheureusement, la peur d'un pareil malheur pour vous, me fit souhaiter avec passion d'avoir une Fille. Je ne fus pas assez heureuse, j'accouchay d'un Garçon, & je l'ay fait élever comme une Fille. Sa douceur,*

ses inclinations, sa beauté, tout
a contribué à mon dessein. J'ay
un Fils, & tout le monde croit
que j'ay une Fille. Ha! Ma-
dame, s'écria la petite Mar-
quise, seroit-il bien possible que
je fusse... Oüy, mon Enfant, lui
dit la mere en l'embrassant,
vous estes un Garçon, je vois
combien cette nouvelle vous affli-
ge. L'habitude a fait en vous
une autre nature. Vous estes ac-
coustumée à une vie bien diffé-
rente de celle que vous eussiez me-
née. Je songeois à vous rendre
heureuse, & jamais je ne vous
eusse découvert une si triste vérité,

82 **MERCURE**

si vostre entestement pour le Marquis ne m'y avoit obligée. Voyez donc, sans moy, ce que vous alliez faire, à quoy vous alliez vous exposer, & quelle Scene alliez vous donner au public. La petite Marquise au lieu de répondre ne faisoit que pleurer, & sa mere avoit beau lui dire, **Mais, mon Enfant, vivez à l'ordinaire.** Soyez toujours la belle petite Marquise, aimée, adorée de tous ceux qui la voyent. **Aimez, si vous voulez, vostre beau Marquis, mais ne songez point à l'épouser.** Helas! s'écria-t-elle en pleurant, il ne de-

GALANT. 83

mande pas mieux ; il est au desespoir, quand je lui parle de nous marier. Ah ! ne sçauroit-il point mon secret ? Si ie le croyois, ma chere mere, ie m'irois cacher au bout du monde, ne le sçauroit-il point ? Et là-dessus un torrent de larmes. Helas ! pauvre petite Marquise, ajoûta-t-elle, que vas-tu faire ? Oseras-tu bien encore te montrer & faire la belle ? mais que dis-tu, qu'as-tu fait, comment nommer ces faveurs, que tu as accordées au Marquis ? Rougis, malheureuse, rougis. Ah ! nature aveugle, qui ne m'as pas avertie de mon devoir ? hélas !

84 MERCURE

*i'estois dans la bonne foy , mais
puisque ie vois clair , il faut a-
voir à l'avenir une conduite
toute differente , & malgré ce
que i'aime, il faut faire ce que ie
dois.*

Elle prononçoit ces paro-
les avec fermeté , lors qu'on
la vint avertir que le marquis
estoit à la porte de l'anti-
chambre. Il entra avec un
air content, & fut bien éton-
né de voir la Mere & la Fille
les yeux baissiez & dans les
larmes. La mere sans atten-
dre qu'il parlast, se leva, entra
dans son cabinet, & le laissa

seul. Alors prenant courage, qu'y a-t'il donc belle Marquise, lui dit-il en se mettant à ses genoux? Si vous avez quelque affliction, que ne la partagez vous avec vos amis? Quoy, vous ne me regardez pas seulement! Est ce donc moy, qui vous fait verser des pleurs, & serois-je toupable sans le sçavoir? La petite Marquise le regarda, & se fondit en larmes. Non non; s'ecria-t-elle, non, cela n'est pas possible, & si cela estoit vray, ie ne sentirois pas ce que ie sens. La nature est sage & ses mouvemens sont raisonnables.

Le marquis ne sçavoit ce que tout cela vouloit dire. Il en demandoit l'explication; lors que la mere après s'estre un peu remise, sortit du cabinet & vint au secours de sa Fille. *Vous la voyez*, dit-elle, au marquis, *vous la voyez toute hors d'elle-mesme. C'est ma faute, elle a voulu malgré moy se faire dire sa bonne aventure, & on lui a dit qu'elle n'épouserait jamais celui qu'elle aime, cela la fâche*, Monsieur le Marquis, & vous en sçavez la raison. Et moy, Madame, reprit-il, cela ne me fâche point du tout. Qu'elle

demeure toujours comme elle est, pour moy ie ne demande qu'à la voir; ie seray trop heureux, si elle me donne le rang du premier de ses amis.

La conversation ne dura pas davantage. Les esprits estoient trop en mouvement, & il falut quelque temps pour les remettre dans leur assiette ordinaire; mais ils s'y remirent si parfaitement, qu'au bout de huit jours il n'y parut pas. La presence, les agrémens, les caresses du marquis effacerent dans l'esprit de la petite marquise

88 **MERCURE**

tout ce que sa mere lui avoit dit sur son estat. Elle n'en crut plus rien ou n'en voulut plus rien croire; le plaisir l'emporta sur la reflexion; elle vécut à l'ordinaire avec son Amant & sentit redoubler sa passion avec tant de violence, que les pensées d'un engagement éternel revinrent la tourmenter. Oüy, disoit-elle en elle même, *il ne s'en pourra plus dédire, & ne m'abandonnera jamais.* Elle estoit resoluë d'en reparler, lors que sa Mere tomba malade d'une maladie si violente, qu'après

trois jours on desespera de sa guerison. Elle fit son testament, & envoya querir son Frere le Conseller, qu'elle clara Tuteur de la petite Marquise. C'estoit son Oncle & son heritier, parce que tout le bien venoit de la mere. Elle lui dit en particulier la verité de la naissance de sa Fille, le priant de n'en pas faire semblant & de la laisser vivre dans ce plaisir innocent, qui ne faisoit mal à personne, & qui la mettant hors d'estat de se marier, assuroit à ses Enfans une

Février 1695.

H

grande succession.

Le bon homme de Conseiller apprit cette nouvelle avec grande joye, & vit mourir sa Sœur sans jeter une larme. Trente mille livres de rente qu'elle laissoit à la petite Marquise lui paroissoient comme assurées à ses Enfans, & il n'y avoit qu'à flatter sa prétendue Niece dans son entestement. Il le fit à merveilles, lui disant qu'il lui serviroit de mere, & qu'il ne vouloit estre son Tuteur que pour la forme.

Ces manieres honnestes
consolerent un peu la petite
Marquise, qui estoit verita-
blement affligée, mais la vûë
de son cher Marquis la con-
sola encore davantage. Elle
se voyoit absolument mai-
stresse de sa destinée, & ne
songeoit qu'à la partager avec
ce qu'elle aimoit. Six mois se
passerent dans les apparences
du deüil, & puis tous les plai-
sirs en foule revinrent chez
la petite Marquise. Elle alloit
souvent au Bal, à la Comedie,
à l'Opera, & toujours avec la
même compagnie. Le Mar-

92 **MERCURE**

quis ne la quittoit pas , & tous les autres Amans, voyant assez que c'estoit une affaire réglée , s'estoient retirez. Ils vivoient heureux, & n'eussent peut-estre pas songé à autre chose , si la médifance avoit pû les laisser en paix. On disoit par tout que la petite Marquise estoit belle , mais que depuis la mort de sa Mere elle ne gardoit plus de mesures ; qu'on la voyoit par tout avec le Marquis ; qu'il n'avoit presque pas d'autre maison que la sienne ; qu'il y soupoit tous les jours , & n'en

sortoit qu'à minuit. Ses meilleures Amies y trouvoient à redire ; on luy écrivoit des billets sans les signer ; on en avertit son Oncle, qui luy en parla. Enfin, les choses allerent si loin, que la petite Marquise reprit ses premières idées, & pour faire taire tout le monde, elle se résolut à épouser le Marquis. Elle luy en parla fortement ; il résista de même, & ne consentit qu'à condition que le mariage ne seroit que pour le public, & qu'ils vivroient ensemble comme le Frere & la

94 MERCURE

Sœur, n'y ayant point, disoit-il, d'autre moyen de s'aimer toujours. Il convint aisément de la condition. Ce que sa Mere luy avoit dit, luy revenoit quelquefois à l'esprit. Elle en parla à son Oncle, qui d'abord luy representa toutes les épines du mariage, & qui finit par y consentir. Il en estoit ravi dans le fond de son cœur. Il voyoit par là trente mille livres de rente assurées à sa Famille, & ne craignoit pas que sa Niece eust des Enfans avec le Marquis de Bercour, au lieu que

ne se mariant pas, sa fantaisie d'estre Fille pouvoit changer avec l'âge, & avec sa beauté, qui passeroit indubitablement. Ainsi le mariage fut arrêté. On leva les étoffes, & la cérémonie se fit chez le bon Oncle, qui comme Tuteur voulut donner le festin des Noces.

Jamais la petite Marquise ne parut si belle que ce jour-là. Elle avoit une robe de velours noir toute couverte de Pierreries, des rubans incarnats sur la teste, des pendants d'oreilles de Diamans. La

Comtesse d'Alitref, qui l'aimoit toujours, la voulut accompagner à l'Eglise, où le marquis se trouva en manteau de velours noir, chamarré de passemens d'or, fisé, poudré, des pendans d'oreilles, des mouches, enfin si ajusté, que ses meilleurs Amis ne pouvoient l'excuser de tant aimer sa personne. On les unit pour jamais, & chacun leur donnoit mille benedictions. Le soir le festin fut magnifique; la Musique & les Violons n'y manquerent pas. Enfin, l'heure fatale estant

GALANT. 99

estant arrivée, les Parens & les Amis les mirent ensemble dans un lit de parade, & les embrasserent, les hommes en riant, & quelques bonnes vieilles Tantes en pleurant.

Ce fut alors que la petite Marquise fut bien étonnée de voir le froid & l'insensibilité de son Amant. Il estoit à l'autre bout du lit, & soupiroit & pleuroit. Elle s'approcha à moitié, sans qu'il fist semblant de s'en apercevoir. Enfin, ne pouvant plus soutenir un estat si douloureux; *Que vous ay je*

Février 1695.

I



fait, Marquis, luy dit-elle, & ne m'aimez-vous plus? Répondez, ou vous m'allez voir mourir. Helas, Madame, luy dit le Marquis, je vous l'avois bien dit, nous vivions heureux, vous m'aimiez, & vous m'allez haïr; ie vous ay trompée, approchez & voyez. Il luy prit la main en même temps, & la mit sur la plus belle gorge du monde. Vous voyez, ajouta-t-il en fondant en larmes, vous voyez que ie ne puis rien pour vous, puis que ie suis Femme aussi bien que vous.

Qui pourroit exprimer icy

la surprise & la joye de la petite Marquise ? Elle ne douta plus dans ce moment qu'elle ne fust un Garçon, & se jetant entre les bras de son cher Marquis, elle luy causa la même surprise & la même joye. La paix fut bien-tost faite. Ils admirerent leur destin, qui les avoit conduits si heureusement, & se firent mille protestations d'une éternelle fidélité. *Pour moy, luy dit la petite Marquise, ie suis trop accoutumée à estre Fille, je veux estre Femme toute ma vie. Comment m'y prendrois-je à por-*

100 MERCURE

scr. un chapeau? Et moy, dit le Marquis, i'ay mis l'épée à la main plus d'une fois sans estre embarrassé, & je vous conteray quelque iour mes aventures. Tenons vous en donc où nous en sommes. Jouïssiez, belle Marquise, de tous les agrémens de vostre Sexe, & je jouiray de toute la liberté du mien.

Le lendemain des Noces ils receurent les complimens ordinaires, & huit jours après ils partirent pour la Province où ils sont encore dans un de leurs Chasteaux. L'Oncle doit les y aller voir, & fera bien

GALANT. 101

surpris en voyant naistre d'un
pareil mariage quelque bel
Enfant, qui luy ôtera toute
l'esperance d'une grande suc-
cession.

Voicy des Vers qui ont esté
fairs sur la liberté que prend
certain Amant doucereux,
d'appeller trois belles Dames,
l'une son Cœur, l'autre son Es-
prit, & la troisiéme, son Ame.

VOUS estes curieux de sça-
voir des nouvelles

de Philémon & de ces Belles
Qu'il honore de noms glorieux &
charmans.

102 **MERCURE**

*Vos volontez pour moy sont des
commandemens.*

*Voicy , cher Dorilas , ce que l'on
en doit croire ,*

*Et ce qu'encore hier Orante m'en
apprit*

*Par l'envoy d'un petit Memoire
Qui se rapporte assez à tout ce qu'on
en dit.*

*Ce doucereux Amant ne manque
pas d'affaires.*

*Son Cœur , son Ame , & son Es-
prit*

En repos ne le laissent gueres.

*S
Par Politique , il s'intrigue par
tout ,*

*Passe les jours de visite en visite
Flatte les gens , leur forge du merite ,
Et court la Ville ainsi souvent de
bout en bout.*

GALANT. 103

*Il semble qu'il voudroit par là ca-
cher la flame*

*Dont son estat luy fait craindre
du blâme.*

Ce manège est un vain détour.

*Son Esprit, son Cœur, & son
Ame*

*Ne tâchent qu'à la mettre au
jour.*

*On le cherche, on le suit, on le man-
de, on l'attire.*

Qui ne croiroit qu'on le desire ?

Ce n'est pas tout, est-on à son côté

On n'en sort qu'à l'extrémité.

Tout conspire à luy faire rendre

L'Ame par sa bonté,

L'Esprit par sa vivacité,

*Et le Cœur en montrant ce qu'il sent
de plus tendre.*

04 MERCURE

S
Qui pourroit résister à de si forts ap-
pas ?

Vn rocher s'en fendrait, & feroit
du fracas.

Mais quoy ? le nombre en amour
importune ;

Le pauvre Philemon est dans ces
embarras ,

Et telle sera sa fortune
Qu'à force d'estre heureux, il ne le
sera pas.

R
Si pourtant l'une de ces Belles
Qui le poursuivent à l'envy ,
Jalousse enfin qu'il se partage entre-
elles ,

Comme il est tout aux trois se don-
noit toute à luy ,

Ce seroit un moyen des plus sûrs, ce
me semble,

De rendre parfait son bonheur
Car une seule alors deviendrait
tout ensemble.

Son Esprit, son Ame, & son
Cœur.

2

Mais il peut souhaiter cette heu-
reuse aventure

Sans en estre plus avancé.

L'Esprit est trop bien fait, le Cœur
trop bien placé,

L'Ame trop fidelle & trop pure,
Pour luy faire une telle injure.

2

En vain donc près du Cœur il pousse
des soupirs,

Il donne de l'encens à l'Ame qui
l'enchanté,

Il s'épuise en billets pour l'Esprit
qui le tente,

Tout cela marque ses desirs,

Mais par malheur pour ses plaisirs ,

Rien ne répond à son attente.

S

Quoique l'une des trois ait une qualité

D'un grand secours contre les conséquences ,

Son devoir bravera toujours les espérances

Qui se pourroient fonder sur trop de liberté.

D'aucune l'humeur n'est rigoureuse ,

Mais elle est douce avec délicatesse

Toutes demandent du respect.

Vn mot trop familier les blesse ,

Et leur devient suspect ,

Et dans l'estat que Philemon professe ,

GALANT. 107

S'il vouloit se mesler purmy leurs
petits jeux,
Il verroit aussitost leurs regards
dedaigneux

Condamner son peu de sagesse,
Et l'en punir par un refus honteux.

¶

Ce t Amant donc est un Visonnai-
re,

S'il s'imagine dans le fonds,
Malgré tous leurs discours & toutes
leurs façons,

Qu'aucune ait un dessein sincere
De le gagner, & de luy plaire.

¶

Derilas, en un mot, le Cœur a trop
de cœur,

L'Esprit a trop d'esprit, l'Ame
trop de lumiere,

Pour rien penser contre l'bon-
heur,

*Bien loin d'en franchir la bar-
riere.*

¶

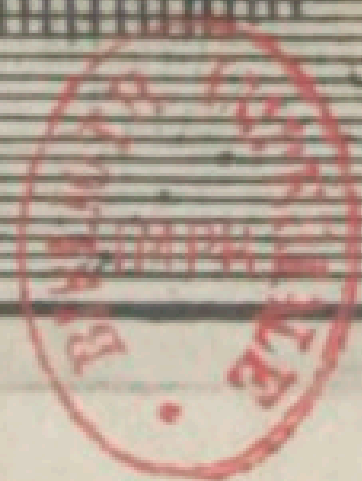
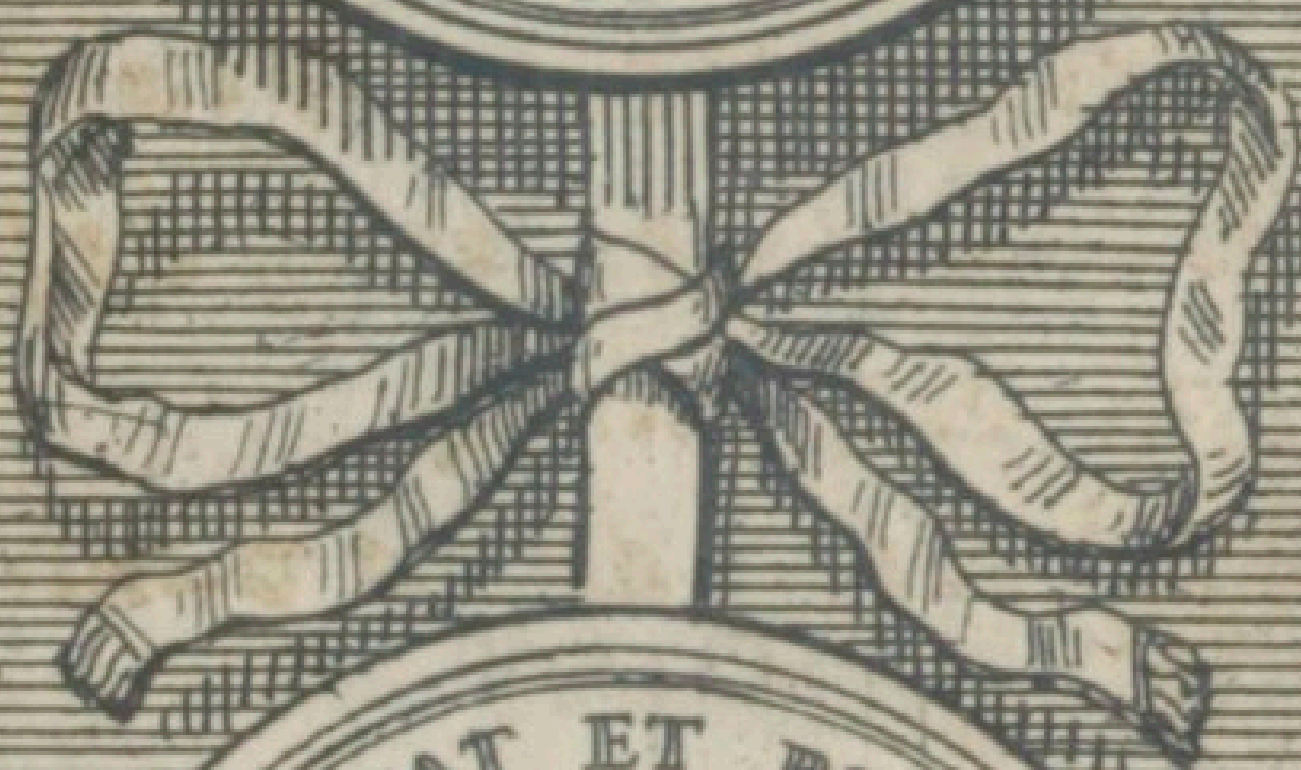
*Aussi leur but n'est dans la verité,
Que de se divertir, de railler, &
de rire*

*De ce plaisant Amant, de sa cre-
dulité,*

*De ses douceurs, de sa témérité,
De ses contes de Cour, de ses fleurs
de bien dire,*

Et sur tout, de sa vanité.

*Je vous envoie une Me-
daille dont la face droite re-
presente le Portrait de la
Princesse d'Orange. Cette
Princesse paroist debout, te-
nant d'une main un Trident,*



F. Entinger

pour montrer la puissance
qu'elle avoit sur la Flote
d'Angleterre, qui paroist d'un
costé dans l'éloignement.
Elle tient de l'autre main une
corne d'abondance. On voit
dans le lointain des gens
qu'on met dans la Tour, pour
faire entendre que cette Prin-
cesse avoit le pouvoir de
donner des récompenses à
ceux qui faisoient leur de-
voir dans le combat, & de
faire punir ceux qui s'en é-
toient mal acquittez. On peut
connoistre par cette Me-
daille que cette même Prin-

cesse étoit d'un grand secours au Prince d'Orange pendant qu'il estoit en Hollande & en Flandre. Je vous en diray davantage à la fin de ma Lettre, lors que je vous parleray des affaires d'Angleterre.

Il n'y a rien de plus surprenant que ce qui arriva il y a quelques mois, à Castelnau en Guienne, près de Marmande. La Femme d'un des Bourgeois de la Ville, appelé Peyneau, accoucha de trois Enfans, dont le premier qui parut, vint heureusement. Son corps & son visage étoient

également bien formez, mais les deux autres qui s'estoient unis, firent peur à tout le monde. On remarquoit deux testes, dont chacune avoit les traits fort reguliers, deux cols, quatre épaules, deux poitrines, qui finissoient neanmoins par une petite ligne qui en faisoit la difference. Il y avoit deux estomacs, & un seul ventre avec un seul nombril, deux cuisses, deux jambes & deux pieds, cinq doigts à chacun, le tout attaché à ce ventre. Il n'y avoit que deux bras &

112 MERCURE

deux mains; chaque bras tenoit aux épaules de chaque corps. Il y a grande apparence que les deux autres s'estoient confondus & meslez dans la masse de la chair. Ce qui achevoit de faire le Monstre, c'est qu'au dos de ces deux corps meslez ensemble, il y avoit une cuisse & une jambe faite des deux, à l'extrémité de laquelle estoit une masse de chair qui monroit dix doigts, dont les deux gros estoient unis. Quant aux huit autres, ils estoient tres-bien distinguez & scparez. Le seul

de ces trois Enfans qui estoit bien formé, avoit des ongles & des cheveux. Les deux qui estoient unis n'en avoient point, & il y en avoit un qui avoit la teste plus grosse que l'autre. Enfin tous les trois estoient presque d'une cou-dée, quoy que la Mere ne fust que dans son sixième mois. Elle mourut, & M^r Maison, Curé de la Paroisse, baptisa les trois Enfans. C'est luy qui en a donné la description. On doit d'autant plus ajoûter de foy à ce qu'il en a écrit, que sa pieté, son

Février 1695.

K

II4 MERCURE

zele , & son sçavoir , le distinguent fort dans la Province.

La Lettre qui suit propose un doute sur la Philosophie de M^r Descartes, dont l'Auteur souhaiteroit que quelqu'un de ses Disciples voulust donner l'éclaircissement.

L E T T R E

D'UN PERIPATETICIEN

à Messieurs les Cartesiens.

MESSIEURS,

M'estant appliqué depuis quelque temps à l'estude de vostre Philosophie, il m'est souvent venu dans l'esprit des doutes que i'ay tâché de resoudre par vos principes, lors que ie n'en ay pas trouvé la réponse dans quelqu'un de vos Auteurs. Celuy que i'ose vous

K ij

proposer dans l'esperance d'en voir bientost l'éclaircissement à vostre maniere ordinaire, ie veux dire à satisfaire pleinement l'esprit le plus difficile & le moins raisonnable, m'a paru de telle consequence, que ie n'ay pas crû devoir m'en rapporter à mes foibles lumieres, ny pouvoir réussir sans le secours des vostres, à en trouver le dénoüement. Le voicy donc en peu de mots, tel que ie l'ay conçu.

Vous tenez, Messieurs, pour constant, que l'ame est en chacun de nous le seul & unique sujet des sentimens de ioye & de tri-

steffe, de plaisir & de douleur qu'elle ressent; que la matiere est incapable d'aucune de ces modifications, & que les divers changemens qui arrivent à nostre corps, sont tout au plus les causes occasionnelles qui obligent Dieu à modifier nostre ame differemment en consequence des loix efficaces de son union avec le corps par rapport à ce qui convient à celuy-cy, ou qui est contraire à sa conservation.

Cela supposé & receu, ie ne vois pas comment JESUS-CHRIST nostre Redempteur, a pû rien souffrir pour nous. Il n'y avoit en

luy selon ce principe, que l'ame qui fût capable de tristesse & de douleur. Les coups & les playes qu'il a reçues en son sacré corps n'en pouvoient estre que l'occasion naturelle. Il estoit pour ainsi dire impassible en cette partie de son estre, & on ne peut l'appeller avec l'Ecriture l'homme de douleurs que selon l'esprit, non pas selon la matiere dont il estoit composé comme le reste des hommes. Cependant tous les Peres generalement & les Theologiens sont de sentiment qu'il n'a esté passible qu'en sa partie inferieure; que son ame sainte jouit de la vision

Beatifique dès sa creation & son union hypostatique avec le Verbe Divin, & que son bonheur ne fut jamais troublé ni corrompu par les plus rudes tourmens de sa mort & passion. Vous sçavez mieux que moy les raisons que les uns & les autres en donnent. Je ne les rapporteray pas icy, cela seroit inutile ? mais ie ne crois pas qu'il en soit de mesme d'ajouter, que suivant ce que ie viens d'alleguer, on pourroit avancer que JESUS CHRIST dans le cours de sa vie mortelle a esté heureux, & qu'il ne l'a pas esté ; ce qui renferme, comme vous voyez, une

contradiction manifeste ; qu'il a
esté heureux , puisque sa sainte
ame jouïssoit des doux plaisirs de
la gloire , & qu'il ne l'a pas esté ,
puis qu'elle a souffert les rudes
tourmens de la croix. Il ne paroist
pas que les douleurs de la mort
soient comparables avec les dou-
ceurs de la felicité des Saints , ni
qu'on puisse concevoir de beatitude
parfaite que par l'exclusion de tou-
te sorte de peine. Il faut donc re-
connoistre, ou que l'ame de JESUS-
CHRIST n'a pas esté heureuse con-
tre le sentiment universel des Pe-
res & des Docteurs de l'Eglise ,
ou bien que la matiere est aussi
capable

capable de douleur, du moins
 tandis qu'elle est unie avec l'es-
 prit, que celui cy en est suscepti-
 ble; ce qui est directement opposé
 à vostre principe, & qui autre-
 ment ne me paroist pas pouvoir
 s'allier avec cette verité de reli-
 gion, que l'ame de JESUS-CHRIST
 a toujours esté heureuse, dans le
 temps mesme de ses plus rudes tour-
 mens. J'appelle celle cy de ce nom
 de verité de religion, quoy que ie
 sçache que le Pere Amelot sou-
 tient dans l'Abregé de sa Theo-
 logie après Isembert, qu'elle n'est
 pas de foy, & qu'il n'y a pas de
 décision de Concile qui engage à
 Février 1695. L

122 **MERCURE**

l'en croire. Mais ie veux que cela soit ; il est seur que tout ce qui est de foy dans l'Eglise ne se trouve pas décidé dans les actes des Conciles ; qu'on n'assemble d'ordinaire les Conciles que pour prononcer deffinitivement sur les veritez contestées ; & qu'il ne paroist pas dans aucun Auteur que personne se soit jamais élevé directement contre celle-cy. D'ailleurs on ne peut disconvenir qu'elle n'ait esté en tout temps generalement receuë des Fidelles, & que les Saints Peres ne l'ayent unanimement enseignée dans le cours des Siecles passez, ce qui me

paroist suffire pour la devoir regarder comme un dogme de foy que la tradition & le consentement des Docteurs anciens & modernes autorise. Peut-estre m'égaray-ie en cecy du droit chemin. Si vous le jugez de la sorte, Messieurs, redressez-moy, je vous prie, & vous m'obligerez tres-sensiblement.

Les Soldats de la Marine, qui avoient signalé leur valeur à la descente que les Ennemis tenterent de faire à Camaret, ont depuis peu signalé leur pieté dans la Ville

124 MERCURE

de Quimper. Comme ils sçavoient que M^r l'Evesque avoit fait faire des Missions les années précédentes à leurs Camarades, ils l'ont prévenu cette année, & ils luy en ont fait demander une avec instance par Mrs du Coudray, du Fretoy, du Four, de Fer-cour, & Marin, leurs Capitaines, qui avoient esté les premiers à la desirer. Chacun à l'envi a assisté avec une assiduité & une ferveur extraordinaire à tous les exercices que l'on y a pratiqués. La pluspart y ont fait des

Confessions generales, & y ont communié avec beaucoup d'édification. L'ouverture s'en estoit faite par M^r l'Evesque de Quimper en personne, qui voulut aussi en faire la closture, accompagné de son Chapitre, & pour la rendre plus solemnelle, & y attirer plus de benediction, il ordonna une Procession par toute la Ville, où l'on porta le S. Sacrement, les Soldats estant sous les armes, la plupart ornez des bonnets à la dragonne qu'ils avoient gaignez sur les Ennemis à Ca-

26 MERCURE

maret. Le fruit de cette Mission a esté si sensible, qu'il seroit à souhaiter que l'on suivist par tout cet exemple, estant certain que les Soldats n'en sont que plus propres à servir leur Prince avec succès, quand ils sont ainsi plus fidelles à servir Dieu avec religion.

L'estime generale que j'ay entendu faire par plusieurs personnes de merite, d'une harangue prononcée par le Pere de Longuemare, Regent de Rhétorique au College des Jesuites à Rennes, m'o-

blige à vous en parler. Ce Pere fit son Discours la veille de Saint Thomas , en presence de M^r le Duc de Chau-^{Albert}nes , Gouverneur de la Province ; du premier President, & de quantité d'autres personnes des plus considerables , qui entendirent avec plaisir l'éloge qu'il fit de la Nation Bretonne, ayant pris pour sujet. *Que jamais la Bretagne n'a esté dans un estat plus florissant que dans la guerre presente , où cette Nation a donné tant de marques de sa bravoure, soit à attaquer les Ennemis de*

128 MERCURE

l'Etat, soit à les repousser. Il rapporta toutes choses à la gloire du Roy d'une manière si delicate, que toute l'Assemblée demeura d'accord qu'il seroit difficile de faire un Discours plus éloquent.

La Lettre qui suit est d'une personne, qui ayant toujours en assez de santé pour n'avoir pas besoin de remedes, ne les croit pas necessaires, si bien qu'à l'imitation de Montaigne, il tient en Philosophe, que lors que l'on est malade, il faut laisser agir la nature.

A MONSIEUR ***.

ON a grande raison de dire, que la santé est un bien précieux; & qu'il la faut conserver avec beaucoup de soin; car enfin, Monsieur, lors qu'on l'a perdue, & qu'il y a assez de desordre dans le sang, & dans les humeurs pour corrompre le temperament, & pour former une maladie considerable, on ne sçait comment se restablir, & recouvrer sa santé. La vieille Medecine veut guerir par les contraires. La nouvelle Medecine

130 MERCURE

prend une autre route, & travaille à guerir par les semblables, le chaud par le chaud; au lieu que l'autre oppose le froid au chaud, disant, selon son principe, qu'il faut estre l'ennemy de nostre ennemy. On dit contre l'une qu'à faire la guerre à la maladie, on l'irrite, & on demeure exposé à ses orgasmes, si elle se trouve plus forte que le remede. On dit contre l'autre, qu'à mesnager la maladie, on ne desarme pas l'ennemy, qu'on ne fait tout au plus qu'une trêve, laquelle estant expirée, on recommence les actes d'hostilité avec autant de fureur qu'aupa-

Ceux qui ne sont point Partisans jurez, ni d'Hippocrate & de Galien, ni de Paracelse & de Vanhelmont, se donnent d'autres mouvemens pour trouver des remedes. Ils ont fait des essais de la Transpiration, de la Transfusion, & de la Transplantation. Ce sont là les trois TTT de leurs chiffres. La Transpiration est pour faire sortir par les pores les humeurs malignes ; mais les humeurs malignes sont quelquefois si crasses & si visqueuses, qu'il n'y a pas moyen de les tirer du fonds où elles se sont engagées, outre que cette Transpiration for-

122 **MERCURE**

cée ne se gouverne pas comme on veut. Si elle est legere, c'est une petite sueur inutile; & si elle est forte, elle est capable de causer des foiblesses & des syncopes dont on n'est pas assuré de revenir. La Transfusion est pour mettre dans le corps un autre sang que celui que l'on en a tiré, ou pour remplacer celui qui manque; mais ce sang introduit est un sang estranger, il n'est pas amy du corps; c'est un faux sang, dont tout est à craindre, comme l'experience l'a fait voir. Il faut pour le corps un sang naturel, que le corps luy même ait fait avec ses coctions

douces & naturelles, autrement
c'est comme celuy qui auroit obli-
gé les Grecs à sortir d'Athenes
pour y faire entrer des Barbares.
La Transplantation tend à se dé-
faire du mal, & à le faire passer à
un Pigeon, ou à un petit Chien.
On a remarqué qu'il en arrive,
que vous donnez vostre mal sans
qu'il vous quitte, comme une
lampe esteinte, qui répand dans
l'air sa mauvaise odeur, sans la
perdre.

La Chymie cherche des reme-
des à la Santé dans la prépara-
tion des métaux, des minéraux
& des végétaux; mais si les com-

134 MERCURE

positions sont foibles, elles ne font rien; & si elles sont fortes, elles peuvent estre arsenicales, & tuer. Les eaux minerales sont une Chymie naturelle qu'une main invisible a preparez, & qui en a meslé les sels, mais afin qu'elles profitent, il en faut prendre beaucoup, & plusieurs jours; à quoy tous les âges & tous les tempéramens ne sont pas propres. Alors cette quantité d'eaux inonde l'estomach, le refroidit & relâche ses fibres. Asclepiade, qui selon Pline faisoit de l'eau un remede universel, en fut nommé un Medecin d'eau douce.

Si on avoit la connoissance des Plantes dans la perfection que l'avoit Salomon, on discerneroit les bonnes d'avec les mauvaises; on feroit un usage de leurs propriétés, & on en tireroit des secrets pour la santé; mais tout ce qu'on sçait de leurs vertus, c'est que les unes sont purgatives, & les autres astringentes; ce qui ne suffit pas pour avoir l'idée des spécifiques.

Les Elemens seroient-ils la ressource des Malades? Il y a des Peuples dans les Indes qui appliquent le feu & le charbon aux parties affligées. Le remede est,

136 **MERCURE**

plus cruel que le mal. Quelle bizarrerie des Payens ? Autrefois parmi eux le Feu estoit l'element des morts ; on les mettoit sur les buchers. Aujourd'huy ils veulent en faire un remede pour les vivans. Le feu est trop destructif pour faire des cures sur une chair aussi delicate qu'est celle de l'homme. Il y en a d'autres qui se plongent dans l'eau, pour y noyer, disent-ils, la maladie. C'est une extravagance ; il y a plus à craindre que le Malade luy mesme ne s'y noye. Au moins le sang se peut glacer, & n'y ayant plus de circulation, il faut perir. Pour ce

qui est de l'air qu'ils entendoient
par Esculape, il a quelques usages
estant temperé. Quand c'est l'air
natal, le climat de la Patrie, il
peut contribuer à remettre une
personne à qui il ne reste que de
la langueur, mais on ne conçoit
pas qu'ils puisse estre un principe
à guerir une maladie formée. Il
faut changer l'air de la chambre
d'un Malade, en y en faisant en-
trer d'autre, au lieu de celui qui
est infecté de l'haleine & de tout
ce qui émane de la personne du
Malade ; comme l'on change
d'eau à un bain, au lieu de celle
qui s'est salie des impuretez de la

Fevrier 1695.

M

chair de celuy qui s'y baigne; mais cet air survenu, est plus pour empêcher que le mal n'augmente par la contagion, que non pas pour l'emporter par sa vertu.

Le Soleil est le dernier secours des Caraïbes. Ils ont remarqué que le Soleil au Printemps guerit la terre des maux que luy a fait l'hiver par ses gelées & par ses pluyes, qu'il luy rend la force & la vigueur, & luy donne un teint gay & fleury: mais il faut estre sauvage pour esperer, sur l'exemple de la terre, la guerison d'une fièvre maligne, d'une maladie aiguë & d'une extrémité

qui tend à la mort. S'il y a des coups de Soleil qui sont mortels à ceux qui se portent bien, comment est-ce que les Malades qui se trouvent exposez à un midy brûlant, pourroient soutenir l'ardeur de ses rayons, ces dards de feu qui ne percent pas le cœur, mais qui frappent dangereusement la teste?

Un homme habile a crû sur une parole de l'Evangile, si dormit salvabitur, si il dort il sera guery, que le Sommeil pourroit bien estre le grand remede le Panacée; ce qui faisoit qu'il donnoit de l'Opium à tous ses

140 **MERCURE**

*Malades. Le remede seroit doux
& charmant de pouvoir estre
guery en dormant. Il entendoit
mal cette petite sentence, qui ne
fait pas du sommeil une cause,
mais un signe de la guerison.
L'Opium peut estre utile dans
les insomnies, mais la dose en
est dangereuse. Balsac qui se
plaignoit de ne pas dormir, &
qui, dit-il, appelloit inutilement
Morphée dans toutes les Langues,
n'en prit jamais; & la feuë Reine
d'Angleterre qui avoit une cruel-
le insomnie, l'ayant hasardé,
elle dort, mais elle ne se réveilla
plus.*

Plusieurs à présent se servent de l'Emetique, condamné autrefois par le Parlement & par la Faculté de Paris Il a obtenu des Lettres de grace, mais il ressemble à ces Criminels à qui on a donné la vie, & qui ne perdent pas l'habitude de leurs crimes. On l'employe pour précipiter le mal, de haut en bas & de bas en haut. Le remede est hardy & furieux. C'est une Mine dans le corps qui excite des convulsions d'estomach, qui en force le ressort, & qui met les entrailles tout en feu. On croit y avoir une fournaise, qui a quelquefois besoin du froid de la

mort , pour en éteindre les ardeurs.

Un Noble Venitien nommé Cornaro , avoit une Balance dont il faisoit son remede universel. Elle regloit le poids de son boire & de son manger , & cette mesure précise pour luy , & devenue naturelle à son corps le guerissoit , dit il , de toutes ses maladies , lors qu'il avoit fait un excès. La Balance de Cornaro me fait souvenir de la Lampe d'Epictete. Celuy qui l'acheta mille drachmes , n'en fut pas moins ignorant toute sa vie. Ceux qui ont voulu se servir de la Balance de Cornaro ,

en sont morts plutôt. Il avoit trouvé le point salutaire de sa diette, & les autres privez de cet instinct, n'ont pû trouver que le point fatal de leur inanition.

La pluspart des remèdes nouveaux sont semblables aux modes. Elles donnent d'abord un air d'agrément, à cause de la singularité, & tout le monde les prend. Le temps leur donne un air de ridicule; car on s'ennuye & on se dégoûte de la mesme chose, & tout le monde les quitte. Ces remèdes extraordinaires font du bien à quelques personnes, ils brillent, ils ont la vogue. Il arrive que

144 MERCURE

quelques autres qui en ont pri-
viennent à mourir. Ils se décrient
on les condamne, & on ne s'en
sert plus.

Les maux du corps sont indi-
viduels, & circonstanciez à de
certaines qualitez & à de cer-
tains degrez, qui les rendent sin-
guliers au malade. Le remede n'a
rien de semblable, il est vague,
il a des qualitez generales & tou-
jours en mesme degré. Ainsi il
n'y a nulle action seure de l'agent
sur le Patient. Ils ne convien-
nent pas l'un à l'autre; ce sont
deux Estrangers qui ne s'enten-
dent pas: Souvent c'est pis. On en

une experience dans la Chymie
par les Liqueurs. Mettez un
Acide dans un Alkali, il rendra
doux ce qui estoit amer; mettez
le mesme Acide dans un autre Al-
kali, il rendra amer ce qui estoit
doux. Ainsi la disposition singu-
liere & differente des corps, fait
que les remedes ne leur estant pas
propres, le succez en est fort dou-
teux.

C'estoit autrefois la coutume des E-
giptiens de fondre de la gomme aro-
matique en se levant, en intention
de donner du mouvement au sang
que l'air épais de la nuit a comme
lié & coagulé. Ils brûloient de la
Février 1695. N

myrrhe sur le midy, pour resoudre les humeurs crasses qui sont contraires au sangt; & la nuit en se couchant, ils avoient des cassoletes pour reparer ou réjoüir les esprits que le travail de la journée avoit dissipez, ou rendus languissans. A dire le vray, e'estoit là un parfum agreable aux Malades, il n'estoit pas un remede dans la maladie; à peu près comme si on leur donnoit les Hautbois le matin, les Violons à midy; & le soir l'Opera. Les odeurs & la symphonie peuvent récréer un homme qui se porte mal, mais elles n'ont pas la vertu de le guerir.

Mais enfin, quedoit-on penser de cette variété de la Medecine; qui semble composer un autre Prothée? Il prenoit mille figures differente, & toutes estoient à craindre. Il n'y avoit que sa figure naturelle qui fust utile. Menelas, au rapport d'Homere, la luy fit reprendre, & alors il en reçût un bon conseil pour le succès de sa navigation. Faut-il de mesme renoncer à tous ces changemens de remedes, & revenir à la face naturelle de la Medecine, qui consiste principalement dans la Saignée, & dans la Purgation?

Moliere en a ry comiquement

148 MERCURE

dans une de ses Pieces de Théâtre, & cette Comedie a diverty pendant quelque temps tout Paris; mais il faut traiter la matiere serieusement. La Purgation se fait avec un mélange de plusieurs drogues, la pluspart étrangères & Orientales, que l'on vous ordonne de prendre. La Saignée fait des effusions du sang, par le bras & par le pié; tellement que l'une est l'Addition, & l'autre la Soustraction. Voila donc la Medecine alliée de l'Arithmetique; mais il y a de la difference. Cellecy compte toûjours juste, & ses regles ont une preuve demonstra-

rive ; au lieu que l'autre est sujette à des erreurs dans ses ordonnances , & quand elles sont connues , elle ne peut pas toujours les rectifier. L'Addition & la Soustraction me font encore souvenir de la Peinture & de la Sculpture. Un Peintre ajoute sur la toile couleur sur couleur , & il s'en fait un beau Portrait. Le Sculpteur retranche du marbre divers morceaux , & il s'en forme une Statue qui semble estre vivante. Est-ce là le caractere de la Medecine , de s'aider de l'imitation & de l'union de ces deux Arts liberaux ? Le Cizeau & le Pinceau de la

150 MERCURE

Medecine ne travaillent pas de
mesme sur le corps humain. Ils
n'ont pas une Addition & une
Soustraction si noble & si heureu-
se. La Medecine, bien loin de
donner au Malade une face rian-
te & embellie, une figure grande
& hardie, elle y laisse une face
passe & un corps foible, qui au-
lieu d'avoir les traits & l'embon-
point de la Santé, sont plutost l'i-
mage de la Mort. Figure à part,
il y a bien des gens qui se récrient
contre la Saignée. La Saignée, dit-
on, nuit à la digestion; elle fait un
vuide dans les veines, qui ne peut
se remplir que par la précipitation

des humeurs. La corruption n'est pas dans le sang qu'on tire, mais dans les humeurs qui ne sortent pas, & quand la corruption seroit dans le sang, a-t-on jamais vû que le vin gasté se raccommode à force d'en tirer au tonneau? Elle diminue le tresor de la vie, qui est dans le sang, & cette perte est considerable. La petite playe que fait la Lanceite est quelquefois plus dangereuse qu'un grand coup d'épée. Enfin l'origine de la Saignée est brutale, s'il est vray qu'elle vient du cheval marin. On n'est guères plus content de la Purgation, que de la Saignée. La

152 MERCURE

Purgation est violente & contre nature. La Nature a pourvu aux évacuations nécessaires par ses conduits qu'elle a ouverts en diverses parties du corps. C'est comme si l'on faisoit avorter une femme, au lieu de la laisser accoucher à son terme. Elle affoiblit le corps & ses facultez naturelles : elle emporte avec la matiere, un tartre naturel qui est essentiel à la vie. Elle échauffe, elle dessèche, elle dégoûte, elle abbat ; on paroist enfin avoir moins de vie qu'auparavant.

Mais peut-on se refuser les Medecins quand on est mala-

de ? Ils sont en titre d'office conservateurs de nostre santé, & ils ne s'épargnent pas eux-mesmes, pour nous la rétablir par leurs peines, leurs soins, & leurs remèdes. J'estime & j'honore les Medecins. L'Antiquité les fait descendre d'Apollon, & les met dans l'alliance d'Esculape. Ce qu'il y a de réel, c'est que la pluspart sont gens doctes, & qui sçavent mieux la Physique particuliere du Corps humain, que les Philosophes, la Physique generale du Corps naturel; mais il leur manque un instrument d'Optique. On a inventé les Telescopes pour voir

154 **MERCURE**

les objets éloignez, & qui sont hors de la portée de nostre vüe. On a aussi composé des Microscopes, pour appercevoir les corpuscules, les parties subtiles, les atomes insensibles, qui par leur petitesse échapent à nos yeux. Les Astronomes se servent utilement des uns, & les Naturalistes des autres. Les Medecins auroient besoin d'un Esoscope, s'il m'est permis d'user de ce terme, je veux dire d'une Lunette intérieure, qui penetrast l'opacité du Corps humain, afin de découvrir en quelle partie est le foyer de la maladie, & quelle est l'humeur maligne qui

y regne, & en est la cause. Tant qu'ils seront réduits à deviner & à faire des conjectures, où souvent ils reconnoissent par les événemens, qu'ils se sont trompez, quand mesme ils auroient de bons remedes, leurs remedes seront des coups de dez, au hazard de bien ou mal rencontrer.

Je sçay bien que la coutume est ancienne d'avoir des Medecins, & de les appeller pour le soulagement & la guérison des malades. Homere a dans son Illiade un grand Medecin pour les Princes, & Virgile a aussi dans son Eneïde un celebre Medecin pour son He-

ros. Il n'est question que de l'avantage qu'on en peut recevoir. Machaon, fils d'Esculape, c'est beaucoup dire, est envoyé querir pour Menelas blessé d'une flèche que Pandare luy a tirée du Camp des Troyens. Il oste la flèche & il le guérit. Iapis fils d'Iasis, c'est à dire gnérissant, beau titre pour un Medecin, se trouve auprès d'Enée, qui a aussi reçu un coup de flèche venant de l'Armée de Turnus. Iapis fait de son mieux, & cependant il ne peut venir à bout d'arracher la flèche, ny d'appaiser la douleur dont le Heros est cruellement tourmenté. Il faut que

*Venus s'en mesle , qu'elle ordonne
le Dictame, & qu'elle le fournisse.
Sans elle Enée n'en seroit pas ré-
chapé. Iapis dit luy mesme qu'il
n'a point de part à cette cure.
Non hæc humanis opibus ,
non arte magistrâ
Proveniunt, neque te, Ænea,
mea dextera servat.*

Cette heureuse operation
n'est pas de la main des hom-
mes; vous ne devez pas, Enée,
votre guerison à mes reme-
des. On voit qu'un des Medecins
guérit , & que l'autre ne guérit
pas. Encore faut-il remarquer

158 MERCURE

que la playe de Menelas n'estoit qu'une legere blessure ; ce n'est pas merveille que Machaon, nom qui infinuë qu'il avoit l'art de combattre les maladies, l'ait traitée avec succès. Celle d'Enée estoit une plus grande playe. Iapis y est fort empêché, & enfin il y échoüe, que doit on inferer de ces deux exemples ? De plus, ce n'estoit que des playes, maux externes où l'on travaille à veüe d'œil ; au lieu que la fièvre & tous les maux internes ont un antre profond dans le corps, où ils se cachent au Medecin qui les cherche à l'avanture, & qui

reconnoist qu'il est tres difficile
d'y penetrer. Ainsi quelle seureté
y a t il de compter sur la Mede-
cine & sur ses remedes? Chacun
en usera comme il luy plaira,
mais pour moy, il me semble, que
lors qu'on est malade on peut lais-
ser agir la nature, & s'en rap-
porter à ses bons offices. C'estoit
le sentiment de Montagne dont
le vieux stile a de la force. Je
laisse faire nature, & presup-
pose qu'elle se soit garnie de
dents & de griffes pour se
deffendre des assauts qui luy
viennent, & pour maintenir
cette contexture dont elle

160 **MERCURE**

hait la dissolution. En effet la nature est une sage & tendre mere, qui a soin de conserver ses enfans autant que Venus son Enée. On sçait dequoy elle est capable. Elle cause des effusions naturelles du sang, quand on en a besoin. Elle a de mesme des voyes douces pour purger par des évacuations qui surviennent, & par des sueurs qu'elle excite dans le temps. Si il en faut croire Sentorius, le poids de ce qui s'exhale naturellement par les pores, surpasse ce qui sort du corps par les éjections sensibles. Elle fait mesme arriver des crises; remede

souverain à des malades abandonnez, sur qui elle fait éclorre ses miracles.

Un second Aphorisme est de prévenir, s'il se peut, la maladie par le repos de l'esprit, & par le mouvement du corps. Il faut se posséder tranquillement quoi qu'il arrive. Le chagrin avec son agitation rongeante, est pernicieux à la santé. Il faut une grande dissipation des esprits animaux, & des esprits vitaux. Il interrompt le commerce du cerveau, qui est le principe des uns, & du cœur, qui est le principe des autres. Le chagrin est pire que l'eau forte, elle est

Février 1695.

O

162 MERCURE

corrosive, & il est devorant.
 Ainsi il faut essayer de tenir son
 esprit dans le calme au milieu de
 accidens & des orages de la vie.
 C'estoit un precepte de Santé aussi
 bien que de Morale pour Horace,
 qui estoit d'une complexion foible
 & delicate.

Æquam memento rebus in
 arduis

Servare mentem

Il faut se souvenir de garder
 toujours dans la mauvaise for-
 tune une égalité d'esprit.

Au contraire de la quietude
 de l'esprit, il faut de l'exercice
 au corps, pour empêcher que les

umeurs ne croupissent, & ne
 fassent des obstructions. Il sert
 aussi à entretenir & à faire jouer
 les ressorts de la machine, à net-
 toyer les veines, à ouvrir le pas-
 sage des arteres, à subtiliser le
 sang, à le faire circuler, & à
 augmenter la chaleur naturelle,
 en soufflant son feu. De là vient
 que les Athletes, qui s'exerçoient
 beaucoup, avoient une santé fer-
 me & robuste. Plante en fait un
 Proverbe dans son Epidicus.
 Comment se porte le fils de
 nostre Maistre? Pugilicè at-
 que Athleticè. Il ne se peut
 pas mieux, comme un Athle-

te. Seneque se plaint de manquer à faire l'exercice nécessaire à la santé. A gestatione, dit-il, cum maximè venio non minus fatigatus quàm si tantùm ambulassem quantùm sed. Labor est enim diù ferri, ac nescio an eò major, quia contra naturam est, quæ pedes dedit ut per nos ambularemus, oculos ut per nos videremus, debilitatem nobis indixere deliciæ. Lorsque je me fais porter, je me trouve aussi las que si j'avois autant marché, que je suis demeuré assis. On souffre d'au-

tant plus à se faire porter long temps, que cela est contre la nature, qui nous a donné des pieds pour marcher de nous-mêmes, comme elle nous a donné des yeux pour voir, sans mandier le secours d'autrui. Nous avons une santé foible, parce que nous sommes voluptueux. Ce que Plaute nomme plaisamment une santé aussi bigarrée que les Tygres.

Un troisième Aphorisme pour servir de preservatif contre la maladie, c'est la Temperance, qui est la Déesse tutelaire de la Santé,

166 **MERCURE**

*Et son Baume excellent. La Tem-
perance tient la teste libre ; elle
rend les yeux vifs , elle fortifie les
nerfs , elle purifie le sang , elle ani-
me le cœur ; elle fait que les ali-
mens se digerent bien , elle met
l'ordre par tout ; elle empesche
qu'il ne s'éleve des vapeurs Et
des fumées , sources de grands
orages dans les entrailles. Enfin
on peut dire que la santé du corps
a esté donnée en depost à la Tem-
perance , Et que ce tresor ne scau-
roit estre en meilleures mains , Et
qui soient plus surs.*

*Au reste , quelque credit qu'ait,
la Temperance en nostre faveur*

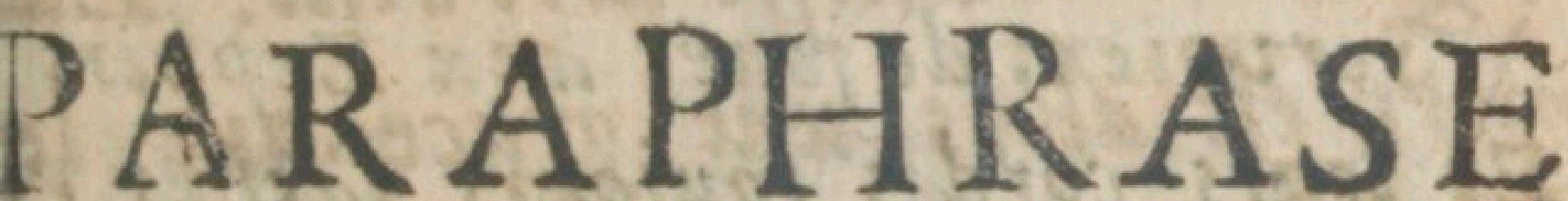
jusqu'à obliger Cloto de filer lentement nos jours son pouvoir est borné, & elle ne sçavroit nous procurer l'immortalité. Trop heureux, si elle nous conduit jusqu'aux frontieres de la caducité, sans aller plus loin. Ciceron, parlant de la mort de Crassus arrivée à la veille des troubles de la Republique : Non erepta, dit il, L. Crasso vita à diis immortalibus, sed mors illi donata videtur. Il me semble que les Dieux n'ont pas osté la vie à Crassus, mais qu'ils luy ont fait comme un present de la mort. Ainsi c'est un avantage

168 MERCURE

pour nous , de finir la vie avant
que les desordres , & les ruines de
la grande vieillesse arrivent. La
mort est alors une grace que le
Ciel fait à l'homme. Je suis ,
&c.

Les Vers que vous allez lire
sont de saison ; les matieres
de sainteté conviennent à un
temps de sainteté.

Paraphrase



qui commence par *Super*
flumina Babylonis.

Qui sembloit vouloir renverser
De l'antique Babel les murailles fa-
meuses,

2

Vn rapide torrent de larmes

P

170 MERCURE

Seroit de nos cœurs attendris.

S
Nos Harpes aux saules pendues
Servient de jouët aux Zephirs
Et leurs cordes toujours lâches et
détendues
Annonçoient aux Passans nos justes
déplaisirs.

S
Nos Maîtres fiers de leur puis-
sance
Que nos malheurs ont fait jusqu'au
cimble monter,
Nous vouloient contraindre à
chanter
Quelques airs de réjouissance.

S
Courage, disoient-ils, charmez no-
tre loisir
En chantant ces Hymnes si bel-
les,

GALANT. 171

Qui dans vos Fêtes solennelles
Remplissoient tous les cœurs d'a-
mour & de plaisir.

S

Quoy? dans une terre étrangere
Qui refuse l'encens qu'elle doit au
Seigneur,

Pourrions-nous entonner sans vou-
loir luy déplaire

Des Cantiques à son honneur?

E

Ierusalem, si je perds la memoire
De ta grandeur, de ton nom écla-
tant,

Que ce bras droit qui m'a couvert
de gloire

Devienne aride au mesme in-
stant.

E

Que par un miracle visible
Ma langue s'attache au palais

P ij

172 MERCURE

*Si le temps me rend insensible
Au souvenir de tes attraits.*

*¶
Quelque bien que le Ciel m'en
voie*

*Dans cet estat d'opprobre & de
confusion,*

*Tu seras, ma chere Sion,
Le premier objet de ma joye.*

*¶
Souvenez-vous, Seigneur, de ce
jour malheureux*

*Que les enfans d'Edom nous mirent
à la chaîne.*

*Leurs cris dûrent sans doute irriter
vostre haine ;*

*Quelle éclate aujourd'huy sur
eux.*

*¶
Rasons-la, disoient-ils, transpor-
tez de furie,*

GALANT. 173

*Mettons-la sens dessus dessous,
Cette Cité dont l'orgueil s'approprie*

*Des titres glorieux qui ne sont dûs
qu'à nous.*

E

*Quels honneurs pour ce bras aux
malheureux propice*

*Qui doit, pauvre Babel, nous tirer
de tes fers,*

Et dont la severe justice

*Te rendra tous les maux que nous
aurons soufferts?*

S

Qu'il arrache avec violence

*De ton sein agité tes enfans les plus
chers,*

Et que malgré leur innocence,

*Il en frappe à tes yeux les murs &
les rochers.*

174 **MERCURE**

M^r l'Abbé Jaquelot est l'Au-
teur du Madrigal que vous a-
lez lire contre le Teste à Teste
& il a raison de dire qu'il n'y
rien de plus dangereux pour
les jeunes personnes du beau
Sexe.

MADRIGAL.

I *Nnocentes Beutez,
Comme un funeste écueil, fuyez
le Teste à teste.
Vous y devenez la conquête
De ceux que vous avez dom-
ptez.
De mille traits de flame un tendre
Amant vous touche,
Il en part de ses yeux, il en sort de
sa bouche,*

GALANT. 175

Ses flatteuses douceurs ne vous épargnent pas.

En vain vous vous armez d'une vertu farouche,

En vain un noble orgueil veille sur vos appas,

L'Amour autour de vous vole, brille, escarmouche,

Vous livre de si doux & de si longs combats,

Qu'il desarme la plus rebelle.

Et la dépouille enfin du beau nom de cruelle.

L'Amour est d'autant plus à éviter qu'il est rempli de plaintes continuelles, & que l'Amant même le plus heureux ne peut se mettre à cou-

176 MERCURE

vert des chagrins sensibles
de l'absence , que la seule
joye du retour est capable
de finir. C'est ce qui a don-
né lieu à ces Vers qui ont esté
mis en air par un homme qui
se connoist parfaitement en
Musique.

AIR NOUVEAU.

L' Absence de vos yeux m'a cau-
sé mille allarmes.

*J'ay senty jusqu'au fond du cœur ,
Belle Iris , quelle est la rigueur
D'estre éloigné de tant de char-
mes ;*

*Mais autant à vostre retour
Mon cœur est pénétré de plaisir &
d'amour.*

L'absence de vos yeux m'a causé mille allarmes, j'ay senty ju'à fond du coeür, belle Iris quelle est

la rigueur, d'estre éloigné de tant de charmes La! Mais votre retour, mon

coeur est pénétré de plaisir et d'amour, mon coeur est pénétré de plaisir et d'amour. Mais

voulloit luy en faire part. Les
 n'est dans aucun imprimé. Et
 chose de particulier. & p
 prie ceux qui ont quelque
 bregé de ce grand Ouvrage
 à mettre sous la Presse
 Familles; & comme il est pre

Le P Dm Antoine des Prez,
Feüillant, après avoir passé par
les premieres Charges de son
Ordre, qu'il a remplies avec
autant d'honneur que de re-
ligion, continuë à travailler
sans relâche à son Nobiliaire
universel, dont il a fait trente
tomes in folio, dans lesquels
il parle de plus de cinq mille
Familles; & comme il est prest
à mettre sous la Presse l'A-
bregé de ce grand Ouvrage, il
prie ceux qui ont quelque
chose de particulier, & qui
n'est dans aucun imprimé, de
vouloir luy en faire part, soit

178 **MERCURE**

pour rendre ses Cartes plus fidelles, soit pour faire connoistre des Familles qui ne sont pas connues. Ce Pere est celuy qui eut l'honneur en 1666. de presenter à Sa Majesté, cette Carte qu'Elle a si bien receuë, qui est de la posterité de Saint Loüis jusques à Monseigneur le Dauphin. Il demeure dans le Monastere Royal de Saint Bernard des Feuillans, de la rue de Saint Honoré, où ceux qui le vont consulter sur des Familles peu connues, reçoivent tout l'éclaircisse-

ment qu'ils y cherchent, & ne peuvent assez s'étonner du travail infatigable que soutient un homme de quatre-vingt ans, qui sans quitter ses devoirs & les obligations attachées à sa Regle, donne le reste de ses années à la gloire de la Noblesse du Royaume, dont il recherche avec tout le soin & toute l'exactitude possible les Familles & les Alliances.

Voicy un nouvel Ouvrage de M^r Pouparr. Vous le trouverez aussi curieux que tout ce que je vous ay envoié jusqu'ici

de luy. Les Sçavans de vostre Province ne peuvent manquer d'y trouver leur compte.

LE SAUT

Du Vermisseau qui s'engendre dans le Fromage.

L'*Animal dont je vais vous entretenir, est à mon avis, le plus vil & le plus miserable de tous les Insectes. C'est en cela qu'il vous fournira la matiere d'une agreable meditation, sur la grandeur & la magnificence de la Nature, en vous faisant voir comme sa sagesse brille & se ma-*

nifeste dans ses moindres productions.

Aussi-tost que la saison commence à s'échauffer, la mouche pond sur le fromage, Le Vermisseau qui sort de son œuf serpente, & se promène paisiblement çà & là, en prenant sa nourriture sur le lieu de sa naissance; mais si l'on oste l'insecte de dessus le fromage, il s'irrite, il cherche sa pâture & son heritage avec tant d'empressement, qu'il fait plus de chemin d'un seul bond, qu'il n'en faisoit auparavant dans un demi quart d'heure, par sa progression ordinaire, naturelle & paisible.

Examinons par quelle mécha-

182 MERCURE

nique le corps molasse d'un animal naturellement incapable de faire ressort, & que d'ailleurs la Nature a privé de pieds & d'ailes, qui semblent estre les seuls moyens par lesquels les animaux se peuvent élever dans l'air, ne laisse pourtant pas d'acquérir une vertu élastique, de voltiger plus d'un pied de haut, & de parcourir d'un seul bond deux ou trois pieds d'espace.

Le Vermisseau fait un cercle de tout son petit corps; il tient fortement le bout de sa queue avec les dents; il fait une autre petite portion de cercle avec le milieu de

son corps, qu'il fait rentrer dans le grand cercle: son corps est tout rond; il va en apointissant du milieu vers les extremittez. Faisons valoir toutes ces modifications dans nostre petit voltigeur.

Il fait un cercle de son corps, supposons une ligne d'épaisseur; la partie convexe fera un cercle extérieur, & la concave un intérieur qui sera beaucoup moindre que l'extérieur; car si on leur tire un diamètre par le centre commun, le diamètre du cercle intérieur n'estant qu'une partie du diamètre du cercle extérieur, le cercle intérieur doit estre moindre que l'extérieur,

184 **MERCURE**

parce que le cercle qui a un plus grand diametre, est plus grand que celuy qui en a un moindre. La ligne interieure & circulaire a donc diminué de sa longueur, puis qu'elle estoit égale à l'exterieure, lors que le Vermisseau estoit tout droit. Cette diminution ne peut estre arrivée que par la compression & la condensation de ses parties, qui estant rentrées les unes dans les autres, ont fermé & bouché les pores, & rendu le costé interieur de l'animal plus compacte & plus solide, de flasque & molasse qu'il étoit. Les chemins estant devenus comme imprati-

trables à la matiere subtile, elle heurte, elle choque, elle pousse le corps du vermisseau pour traverser les pores retressis & serrez.

Examinons presentement combien le costé ou le cercle interieur de l'Animal a perdu de sa longueur, en faisant rentrer ses parties les unes dans les autres. Lorsque les lignes qui forment les deux cercles estoient droites, elles estoient aussi égales; il ne s'agit donc icy que de trouver la difference qu'il y a entre ces deux cercles pour sçavoir combien la ligne droite qui a formé le cercle interieur a perdu de sa longueur. Supposons que le

Février 1695.

Q

grand cercle qui est le costé exte-
rieur de l'Animal soit d'un ponce,
& que l'épaisseur du vermisseau
soit d'une demi-ligne, la diffe-
rence du grand cercle au petit sera
d'une ligne. Donc en disant, si 7.
donne 22. la difference 1. donne-
ra 3. lignes $\frac{1}{7}$ de ligne, qui seront la
diminution ou la difference du
petit cercle au grand. Le petit
cercle ou le costé interieur de l'A-
nimal a donc diminué de 3. li-
gnes $\frac{1}{7}$ de ligne. Il me reste à dé-
monstrer que 7. est à 22. comme
la difference 1. du grand diametre
au petit, est à la difference du
grand cercle au petit. Pour cela

appelons le diametre du petit cercle AB . Le petit cercle AFB .
 Le diametre du grand cercle CD .
 Et le grand cercle CGD .

Je tire un Corollaire de cette Proposition, qui me semble meriter quelque reflexion.

Imaginez vous deux bastons de mesme grosseur, de deux poudres si vous voulez; que le plus grand aille percer les espaces imaginaires, & que l'autre soit si petit qu'il vous plaira; qu'on plie ces deux bastons, ils feront chacun deux cercles, l'un interieur & l'autre exterieur; chacun des cercles interieurs du grand & du

188 **MERCURE**

petit baston ne diminuera jamais
que de douze pouces $\frac{4}{7}$ de pouce,
& la diminution des cercles in-
terieurs de toutes sortes de gaules
de mesme grosseur, quoy que de
longueurs fort differentes, sera
toujours la mesme; parce que la
difference du grand diametre au
petit qui vient de la grosseur des
bastons, sera aussi toujours la mes-
me, & que les cercles sont entre
eux comme leurs diametres.

C'est aussi à mon avis la rai-
son pour laquelle les plus longues
gaules sont plus aisées à plier que
les plus courtes, les unes & les
autres estant de mesme grosseur;

Parce que le cercle interieur de la plus longue gaule, ne diminuant pas davantage que celui de la plus courte, la diminution dans la plus longue gaule se partageant sur toute sa longueur, cette condensation des parties devient comme insensible sur le total; mais au contraire la mesme condensation se trouvant aussi bien dans le plus petit baston que dans la plus longue gaule, l'effort pour le faire plier & faire rentrer les parties les unes dans les autres doit estre bien considerable sur un aussi petit espace.

Mais remarquez, s'il vous

plaist, qu'on ne fera jamais un
cercle d'une piece de bois, quelque
longue qu'elle soit, à moins que la
longueur ne soit à sa largeur en
plus grande raison que la circons-
ference du cercle au diametre; car
si la raison est égale, le cercle in-
terieur s'évanoüira, c'est-à-dire
qu'il sera égal à rien; & si elle
est moindre, la circonference in-
terieure deviendra moindre que
rien, ce qui est impossible. Suppo-
sons, par exemple, qu'un morceau
de bois ait six pieds de long, &
deux pieds d'épaisseur; qu'il puisse
se plier & faire deux cercles, l'un
interieur & l'autre exterieur..

Pour sçavoir la difference de ces deux cercles, dites. Comme 7. est à 22, 4. qui sera la difference du grand diametre au petit, donnera $12. \frac{4}{7}$ de pied, qui sera la difference du petit cercle au grand. Le petit cercle aura donc diminué de plus de douze pieds, c'est à dire de plus de six pieds plus qu'il n'est grand, puisque la ligne droite qui l'a formé n'avoit que six pieds avant qu'elle se courbast. Le cercle interieur seroit donc moins que rien de plus de six pieds.

Mais je m'appperçois que je me perds dans ces agreables badinages, qui ne finiroient jamais,

192 MERCURE

Et que j'abandonne insensiblement nostre vermisseau, pendant qu'il tient fortement l'extrémité de sa queue avec les dents, de peur que les bouts venant à se séparer, ils ne perdent la vertu du ressort que la figure circulaire leur a déjà acquise; Et que l'Animal augmente encore considérablement, en faisant une petite portion de cercle de la partie moyenne de son corps, qu'il fait rentrer avec force Et violence dans le grand cercle, qui pour lors se divise en deux arcs, dont chaque bout plus proche du milieu, est tiré en dedans par le petit segment

segment que l'animal fait rentrer
 avec force dans le grand cercle.
 Tous ces efforts sont vaillamment
 fortifiez par le point fixe, qui est la
 dent de l'animal; avec laquelle mor-
 dant encore le bout de sa queue, la
 douleur qu'il en reçoit irrite ses
 esprits, elle les met dans le trou-
 ble, dans la confusion, & dans
 une rarefaction capable de gonfler
 son corps, & d'en augmenter la
 vertu de ressort; comme on voit
 qu'un vin nouveau jette bien tost
 les fonds, si l'on ne donne issue
 par le faucet à ses esprits irritez,
 fougueux & rarefi.

Le corps du vermisseau est tout

Fevrier 1695.

R

194 **MERCURE**

rond ; de toutes les figures la cylindrique est la plus propre , pour se maintenir & se conserver en cet estat sans s'affaisser , parce que les lits ou les panneaux des voûsoirs qu'on peut supposer dans tous les corps ronds , allant toujours en diminuant des parties convexes aux concaves , il est impossible principalement dans les corps durs , que les parois puissent s'approcher l'une de l'autre ; comme on voit qu'une voûte ne cède jamais , mesme aux efforts les plus puissans , ny aux charges les plus fortes , pourvu qu'elles soient exterieures.

A proportion que la partie con--

cave ou interieure du corps de l'a-
nimal retressit ses pores, la con-
vexe les élargit; parce que les par-
ties exterieures & convexes
estant liées avec les interieures &
concaves, celle-cy venant à se ra-
courcir, elles tirent & entraînent
après elles les parties convexes.
Ces élargissemens, ces ouvertures,
& ces baillemens font que le res-
sort venant à estre lâché, il re-
tourne sans contrainte & sans ob-
stacle jusqu'à sa ligne droite, qu'il
passe mesme de beaucoup pour
toutes les raisons que nous a-
vons alleguées cy-dessus, lesquel-
les estant plus que suffisantes pour

196 MERCURE

le faire retourner à sa ligne droite, il la passe bien au de là.

Le vermisseau est un peu renflé dans son milieu ; ce renflement estoit necessaire pour faire un bon ressort, parce que la vertu élastique, & le plus grand effort d'un corps qu'on fait plier par les deux bouts se trouvant justement dans le milieu, il estoit necessaire que la nature le fortifiast dans cet endroit, où l'arc casse toujours lorsqu'il a à casser. C'est pourquoy il va un peu en diminuant du milieu vers les extrémités ; outre que si elles avoient esté trop fortes toutes elles se seroient approchées

droites & sans prendre de courbure, comme elles font insensiblement jusques vers le milieu, où il se seroit fait un angle & non pas un arc, qui n'auroit pas esté propre à faire un ressort, mais à casser.

L'Animal dans cet assujettissement, dans cette violente contrainte, dans ces différentes compressions, dans l'agitation, le bouleversement, la rarefaction des esprits, & dans toutes les différentes modifications où nous l'avons vû, lâchant tout d'un coup la dent & les bouts du ressort, il fait un saut qui luy fait parcourir un espace, qui a cent fois plus

198 MERCURE

d'étendue que la longueur de son corps.

Au reste, il sort de nostre insecte, une petite mouche longuette, hardie, propre, & dont les ailes sont comme argentées.

Motier. Je me souviens que vous ayant appris la mort de M^r le Comte de la Fayette dans le temps qu'elle arriva, vous me témoignastes que vous n'estiez point contente de ce que je ne vous avois rien dit de particulier, ny de luy, ny de sa Maison. Il m'a fallu du temps pour en recueillir divers

GALANT. 199

memoires, & c'est ce qui m'a
empesché de vous en parler
plutost. Armand de la Fayette,
Comte de mesme lieu, ná-
quit à Paris le 17. Septembre
1659. Il commença à servir
en 1678. en qualité de Volon-
taire dans le Regiment du
Roy d'Infanterie, aux Sieges
de Gand & d'Ypres. Sa Ma-
jesté luy donna la Lieutenan-
ce de la Lieutenant Colonel,
& il se trouva la mesme an-
née à la Bataille de S. Denis,
après laquelle il eut une Com-
pagnie dans le mesme Regi-
ment. Le Roy envoya M^r le

200 MERCURE

Maréchal de Crequi l'année
suivante contre l'Electeur de
Brandebourg, & le Regiment
du Roy servoit dans cette
Armée. Il n'y eut que deux
actions, dans lesquelles M^r le
Comte de la Fayette se dis-
tingua. Au retour de cette
Campagne il se trouva aux
Sieges de Biche & d'Hom-
bourg. Au mois de Juin 1680.
le Roy luy donna le Regi-
ment d'Infanterie de la Fere.
En 1682. il se trouva à la re-
duction de Strasbourg. Son
Regiment ne servant point
dans l'Armée de M^r le Maré-

chal de Crequi, qui assiegeoit Luxembourg, il y alla Volontaire, & recut une contusion à l'attaque de la Contrescarpe. Il servit sous Monseigneur en 1688. aux Sieges de Philipsbourg, de Manhein & de Frankendal, & ensuite en Allemagne jusques en 1692. qu'il se trouva au Siege de Namur, & à la Bataille de Steinkerque. L'année suivante, le Roy le fit Brigadier de ses Armées, & il servit en cette qualité dans l'Armée que Monseigneur commanda en Allemagne. Il tomba ma-

202 **MERCURE**

lade l'année dernière au
Camp proche de Mayence,
où il commandoit quatre
mille hommes d'Infanterie,
détachez avec la Cavalerie
qui estoit sous les ordres de
M^r le Maréchal de Joyeuse,
& s'estant fait porter à Lan-
dau, il y mourut le 12. d'Aoust.
Son corps a esté transporté à
Paris, & est en dépost dans
l'Eglise des Feüillans de la
ruë S. Honoré, dans la Cha-
pelle de Messieurs de Maril-
lac.

Entre toutes les grandes
Maisons dont la Province

d'Auvergne est remplie, celle du Mottier de la Fayette tient un des premiers rangs, soit par son ancienneté, ses alliances, ses richesses, & ses emplois considerables, soit par la fidelité & l'attachement de ceux de cette maison au service du Roy & de l'Etat, & de la Religion, dont ils ont toujours esté les défenseurs dans tous les troubles que les Protestans ont causez en France. Les fondations que cette illustre maison a faites dans les monasteres de la Chaise-Dieu, du

204 **MERCURE**

Mottier de Tiers, de Sauxil-
langes, de Laveine, de la
Voute, de Chanteuge, tous
de l'Orde de S. Benoist, dans
la Chartreuse du Port de
Sainte-Marie, & dans la Ca-
thedrale du Puy en Velay,
sont des preuves autentiques
de sa pieté, aussi bien que
celles qui ont esté faites à
Ambers, aux Jacobins de Cler-
mont, & à Billon. Gilbert du
Mottier I. du nom, fit une
fondation au Prieuré de Sou-
cillage, dont il est fait men-
tion sur le Cartulaire de l'an-
née 1025. Gilbert II. du Mot-

tier alla à la croifade avec les autres Seigneurs du Royau-
me, l'an 1095. fous Philippe
I. Il eft fait mention de Gil-
bert du Mottier III. du nom,
fur le Cartulaire de Soucillan-
ge comme d'un inſigne bien-
faicteur, l'an 1125. Gilbert IV.
ſe croiſa fous Philippe Au-
guſte, & au retour de ſon
voyage il fut fait Chevalier
à la priſe du Vexin contre les
Anglois, en l'an 1104. Gil-
bert du Mottier V. du nom,
épouſa l'an 1230. Alix le Brun,
Fille de Gilles le Brun Con-
neſtable de France, origina i

206 **MERCURE**

re d'Ambert, Seigneur de Champestieres, Montrodes, & Job, à laquelle il donna tous ses biens situez dans la Province d'Auvergne. De ce mariage sortit Gilbert VI. qui continua la branche de la Fayette, & Pons qui fit celle de Campestiere vissat. Ce Guibert VI. Seigneur de la Fayette, ayant esté fait Chevalier par le Roy à cause des grands services qu'il rendit dans la guerre contre les Anglois, épousa l'an 1300. Marguerite de la Roche-Tournelle, dont il eut Guillaume

son aîné, & Jean du Mottier
tué à la Bataille de Poitiers,
combattant auprès de la per-
sonne du Roy. Il fut en-
terré aux Jacobins de cette
Ville-là, où l'on voit encore
son tombeau, avec un riche
Epitaphe pour ce temps-là.
Guillaume du Mottier, Che-
valier Seigneur de la Fayette,
espousa l'an 1356. Marguerite
de la Maillade, & il en eut
Gibert VII. qui se distingua
beaucoup par son courage &
par sa conduite dans le quin-
zième siècle. Il fut fait Con-
seiller Chambellan du Roy,

208 MERCURE

& de Monseigneur le Dauphin, Regent du Royaume, son Lieutenant & Capitaine general dans le Lyonnois & Masconnois en 1418. & se trouva à la Bataille de Baugé en 1421. Il rendit de si grands services à l'Estat, en chassant les Anglois hors du Royaume, qu'il fut fait Marechal de France dans un temps où il n'y en avoit que quatre. Sa devise estoit l'anagramme de son nom, *Metior merito*, Mottier. Il espoula en 1420. Jeanne de Joyeuse, Fille de Randon de Joyeuse, & de

Catherine Aubert, Dame de
 Montelsclat, & en eut trois
 Fils & une Fille, madelaine de
 la Fayette, qui espousa Eme-
 rie de Bouttier, Seigneur *Gouverneur*
 de Bonnivet; Antoine de la
 Fayette, qui mourut sans
 laisser d'Enfans de sa Femme
 Louïse de monboissier; Jean
 de la Fayette, Chanoine &
 Comte de Lyon, & Charles
 du Mottier. Ce dernier fut
 Seigneur de la Fayette-Pont-
 gibaud, & Chambellan du
 Roy, son grand Ecuyer, gou-
 verneur de Boulogne; & en
 1450. il épousa Isabeau de Po-

Février 1695.

S

210 **MERCURE**

lignac, Fille d'Armand, V
comte de Polignac, & d'A
madée de Saluces. Leur
Enfans furent Antoine &
François, chef de la bran
che de Saint Romain.

Antoine du mottier de la
Fayette épousa marguerite
Rouville, Fille de Louïs Sei
gneur de Rouville en l'an
1490. De ce mariage forti
rent Louïs & Jean du mot
tier, chef de la branche de
Hautefeuille. Louis du mot
tier Comte de la Fayette
Pontgibaud, Seigneur des
montelsclat, épousa en 1525.

Merguerite de Vienne, de
 laquelle il eut François du
 Mottier tué en la bataille de
 Saint. Quentin. Son Pere
 avoit servi en Italie sous
 Louis XII en 1511. Il alla
 secours de Teroüanne en
 1513. en qualité de Lieutenant
 de l'Admiral de Graville, & *Mallet.*
 fut Gouverneur de Bologne.
 Il eut aussi Jaqueline de la
 Fayette, qui épousa Guy de
 Daillon, Comte du Lude.
 Elle fonda le Convent des
 Capucins de Clermont en
 Auvergne. Jean du Mottier
 Seigneur de Hautefeuïlle, fils

d'Antoine du Mottier, Comte de la Fayette & de Marguerite de Rouville, succedant à François du Mottier mort sans Enfants. Il épousa François de Montmorin, Fille d'Annet de Montmorin, Seigneur d'Aubiere, d'Epinaffe, & de Marie de Boissiere. De ce mariage sortirent trois Fils & trois Filles ; Marie de la Fayette qui épousa Antoine de la Tour d'Auvergne Baron de Murat ; Antoinette de la Fayette mariée en premières Noces à Louis le Loup, Seigneur de Pierrebru-

ne, & en secondes à Philippe de Rivoire Comte du Palais, & Gabrielle de la Fayette Abbessé des Chases; Pierre du Mottier Comte de la Fayette, tué en 1569. à la Bataille de Montcontour, sans laisser d'enfans; Antoine du Mottier Abbé de Saint Josse, & Claude du Mottier Comte de la Fayette.

Claude, Seigneur de Haute-feuille, d'Espinaffe, de Nades, & de Chavigny Beauregard, épousa marie de Toursel d'Allegre, Fille de Gaspard de Toursel d'Allegre, Comte de Riverol, & de Charlotte de

214 MERCURE

Beaucaire. Il en eut cinq Fils
& trois Filles, madelaine de
la Fayette, Religieuse au
Chaze; Françoise, Abbessse
de Saint Georges à Rennes;
Loüise, mariée à François
d'Apcher, Seigneur du Chey-
lar, & puis à Claude de Bour-
bon, Comte de Chastus, &
Jacques, Comte de Lyon, &
après Chartreux: François,
Evesque de Limoges, & Au-
mônier de la Reine Anne
d'Austriche; Philippe, Che-
valier de Malte, & Jean,
Comte de la Fayette. Jean
du Mottier épousa marguerite

de Borbon-Busset, & ils eurent quatre fils & trois filles. Louïse de la Fayette, Religieuse de la Visitation, & qui avoit esté auparavant Fille d'honneur de la Reine; Madeleine de la Fayette, Abbessé de Saint Georges de Rennes; Claude de la Fayette, mariée à Cesar de Chavign^{gn} de Blot; Charles de la Fayette, mort à la Bataille d'Estampes 1631, Claude de la Fayette, Abbé & Directeur de Sorbonne; Jacques de la Fayette, Chevalier de Malte, & François, Comte de la Fayette.

Celuy-cy épousa Marie Magdelaine de la Vergne, dont il a eu Louis de la Fayette, Abbé des Abbayes de Valmont & de Dalon. Armand de la Fayette, Colonel du Regiment de la Féré & Brigadier, dont la mort donne lieu à cet Article, & qui n'a laissé qu'une Fille de Marie Magdelaine de Marillac.

Pons Mottier, Fils de Gilbert Mottier V. du nom, Seigneur de la Fayette, eut pour son partage la Terre de Champestieres, dont sa Femme rendit hommage au nom
de

GALANT. 217

de ses Enfans Gilles & Robert, à Robert, Comte d'Auvergne & de Boulogne. Voicy
celle a esté sa posterité.
Pons du Mottier II. du nom,
Seigneur de Champestieres,
épousa en 1253. Alix du Char-
riol, qui rendit le fief pour la
Terre de Champestieres, à
Robert, Comte d'Auvergne.

Gilles du Mottier, Sei-
gneur de Champestieres,
leur Fils, épousa l'an 1284.
Jeanne de Montravel, & il en
eut Gilles II du nom, Sei-
gneur de Champestieres, qui
épousa Bertrande de Claire,

Février 1695.

T

218 MERCOURE

d'où fortit Guillaume du Mottier, Seigneur de Champestieres, qui rendit le fief de la Terre à la Comtesse d'Auvergne & de Boulogne en 1364. Ce Guillaume du Mottier épousa en 1344. Catherine de la Garde de Rochebaron, Dame de Polin & de la Garde. De ce mariage sortit Marcelin du Mottier, Seigneur de Champestieres, épousa en 1441. Leonne du Vasset, & ils en eurent Jean du Mottier, Seigneur de Champestieres, qui épousa en 1482. Catherine de Frugiere, & fut Pere de mar-

GALANT. 219

tin du mottier, Seigneur de Champestieres, qui de Claude de Beaufat eut marcelin II. du nom. Ce dernier épousa en 1545. Catherine de la Barge, & il fut Tuteur de mesieurs de Turenne. De ce mariage sortit Jean II. du nom, Seigneur de Champestieres, Gouverneur de Velay, qui en 1578. épousa Anne de montmorin, Fille d'Hector de montmorin, & d'Anne de Seneterre. Il avoit pris pour Devise *Timore*, à cause de la crainte où il tenoit les Huguenots du haut Vivarez. Il

220 **MERCURE**

eut pour Fils Charles & Claude, Chevalier de Malte, qui fut tué au Combat naval de l'an 1618.

Charles du mottier, Seigneur de Champestieres, épousa Anne de Gierand, Dame de Gierand, Sobrey & montaigu. Ils eurent Jean-marie du mottier, Seigneur de Champestieres, qui épousa Marie de Modene, dont est né Annet du mottier, mort à l'Academie à Paris sans posterité. Il laissa ses biens à Madame la Marquise de Vogue, sa Sœur aînée, qui s'appel-

loit Gabrielle de Champestieres. On la maria à Melchior de Vogue, & son autre Sœur Catherine de Champestieres, épousa Claude de Givry, Seigneur de Soubray-Giorant.

Jean du Mottier, Seigneur de Vissac, succeda à Annet de Champestieres, fils de Jean du mottier II. du nom, Seigneur de Champestieres, & d'Anne de montmorin. Il épousa Gabrielle de la Tour de murat en 1622. De ce mariage est sorti Charles du Mottier de Champestieres,

222 MERCURE

Seigneur de Vissac, Fite, Ville-neuve, Vidieres le Bouchet. Jean Marie du Mottier de Vissac, & Claude Vet de Champestieres, qui se sont fort distinguez dans les armes pendant plusieurs années.

Jean Marie du mottier de Champestieres, Baron de Vissac, Gouverneur de Landau, Brigadier des Armées du Roy, entra dans le service l'an 1654 à la creation du Regiment Royal, où il fut toujours maintenu dans les Re-formez. Il fit le voyage de Gigeri, où il fut le dernier

qui fit l'Arriere-garde , & soutint l'effort des Maures jusques à ce que toute l'Armée se fust embarquée , & eust mis les voiles au vent , en sorte qu'il n'eut que le temps de se jeter dans une Chaloupe. Son Lieutenant , qui estoit commandé avec luy , fut fait prisonnier avec vingt-cinq Soldats , qui ne pûrent s'embarquer assez vite. En l'année 1672. il fut du voyage de Hollande , où le Roy luy fit l'honneur de le faire Lieutenant de Roy de Vezel , & y commandant seul

224 MERCURE

en l'absence de M^r de Lestrade, il fit administrer les Sacre-
mens aux malades, & porter
 publiquement le Saint Sacre-
 ment avec tout l'honneur
 que les veritables Chrestiens
 luy doivent, faisant punir
 ceux qui s'écartoient, pour
 ne luy pas rendre un devoir
 si legitime. A la retraite il
 sauva une partie de l'Artil-
 lerie, qu'il fit transporter à
 Graves, & réjoignit Sa Ma-
 jesté au Siege de Mastric, qui
 l'envoya après la prise de cet-
 te Ville, Lieutenant de Roy à
 Brisac. Quelque temps après,

le marquis de Brandebourg estant venu loger dans un Village au delà du Rhin, d'où il pouvoit attaquer la Ville-neuve, M^r le Baron de Vissac, en qualité de Lieutenant de Roy de la place, en sortit avec huit cens hommes pour se camper au devant du gué, où il tint ferme pendant près de trois semaines, & empêcha par là le passage de ce Fleuve au Marquis de Brandebourg, ce qui obligea M^r de Turenne de dire au Roy, que s'il avoit Brissac, il le devoit à la conduite de Vissac. Ensuite

il fut commandé pour attaquer le Fort du Kel, qu'il emporta & garda pendant trois jours, & fit couper le Pont de Strasbourg nonobstant la résistance de la Ville. Si-tost que la Ville fut rendue, M^r de Louvois l'établit Lieutenant de Roy. Il alla au Siege de Philipsbourg, où il fit faire tous les Ponts necessaires pour le passage des Troupes & des Chariots. Après la prise de cette Ville le Roy luy donna le Gouvernement de Landau, où il est mort âgé de cinquante-sept ans, en

1692. qui estoit pour luy la
trente-huitième année de Ser-
vice. Claude du Mottier de
Champestieres, Seigneur de
Vissac, Chevalier de nôtre-
Dame de Mont-Carmel & de
Saint Lazare, Lieutenant
Colonel du Regiment Royal
d'Infanterie, a servy trente-
huit ans sans discontinuer,
s'estant trouvé à soixante-
cinq Sieges, tant Villes que
Forts, & à cinq Batailles ran-
gées. Il a servy deux Campa-
gnes en qualité de Major
general sous M^r de Turen-
ne, & il eut beaucoup de part

228 **MERCURE**

à l'affaire de Suze, où il fut des premiers commandé pour reconnoître & attaquer leurs Alteſſes de Baviere & de Savoye, eſtant à la teſte du ſecond Bataillon du Regiment Royal, qu'il a eu l'honneur de commander pendant plus de quinze années. Après le Siege de Montmeillan, ayant eu ordre d'aller en Flandre, il mourut à Troyes en Champagne, d'un abcès formé par ſes bleſſures dans les reins, le 24. Février 1692. Le Roy le choiſit après la Paix de Nimégue, aſſuré de ſa conduite

& de son merite , pour l'envoyer à Messieurs les Electeurs Palatin, de Mayence, & de Treves , afin de les obliger à faire sortir de leurs Estats les Troupes du Duc Charles, qui n'avoit pas voulu signer le Traité de Paix. Il fit si bien que Sa Majesté Imperiale les envoya en Hongrie, dont le Roy fut tres-content, & le luy témoigna par une gratification de deux cens pistoles. Ils avoient tous les deux pour Anagramme sur leur nom Vissat *Vbi virtus*. Charles du Mottier de Champestieres ,

230 MERCURE

Seigneur de Vissac, de Fixs,
Villefranche le Bouchet, &
Vidieres, est presentement
Chef du Nom & Armes de
la Maison du Mottier de la
Fayette. Il épousa en 1664.
Marie du Pons, Heritiere de
François du Pons, Seigneur
de la Grange, & de François-
se de marlat. De ce mariage
sont sortis Louise de Cham-
pestieres, quia épousé Ignace
de Canillac de monboissier,
magdeleine de Champestie-
re, Femme de
Edoüard du Mottier, Che-
valier Seigneur de Vissac, Ca-

pitaine de Dragons dans le
 Regiment de Valançay, Jean ^{Estam-}
 François du Mottier, Cha- ^{-nes.}
 noine & Comte de Brioude,
 & Jean Marie, Chevalier de
 Malthe.

Messire Louis Habert de
 Montmort, Evêque de Per-
 pignan, Abbé de Saint Mi-
 chel, & de Nôtre Dame de
 la Roche, deceda le 23. du
 mois dernier à Montpellier,
 où il estoit allé prendre des
 Eaux; il estoit âgé de cin-
 quante ans. Le soir son Corps
 fut ouvert, embaumé, & en-
 terré dans l'Eglise Cathedra-

le de cette Ville-là, & son Cœur fut porté en son Eglise de Perpignan. Pendant une longue maladie, il a toujours donné des marques de la pitié avec laquelle il s'estoit acquitté des devoirs de l'Episcopat. N'estant encore qu'Abbé il s'estoit acquis une tres-grande reputation par l'éloquence de ses Sermons, & avoit rempli avec applaudissement les premieres Chaires de Paris. Il estoit Fils de messire Henry Louis Habert de Montmort, Premier Maistre des

Requestes ordinaire de Sa
Majesté, & de Dame Marie
Henriette de Buade de
Frontenac, Sœur de M^r le
Comte de Frontenac, Viceroy
de Canada. M^r l'Evesque de
Perpignan qui vient de mou-
rir, avoit deux Freres & deux
Sœurs; sçavoir M^r de Mont-
mort du Mesnil, Maistre des
Requestes, qui avoit épousé
une Filze de M^r Morin, & qui
est mort il y a quelques an-
nées, l'un des quarante de
l'Academie François, Anne
Louise, mariée à M^r de Bar-Jehanot.

Février 1695.

V

234 MERCURE

tillat , à present Lieutenant
General des Camps & Ar-
mées de Sa Majesté ; Jean
Louis , Intendant des Gale-
res de marseille , & Claude
magdelaine, mariée à M^r De-
rieu , maistre d'Hôtel ordi-
naire de Sa Majesté. Cette
maison est tres-considerable
par les grandes Alliances
qu'elle a avec celles de Ro-
chefort , d'Estrées , de Cha-
rost , de Saint Luc , d'Hu-
mieres , de Pontchartrain^e,
de Beringhen , de la Vrillie-
re^e & de Bailleul. Elle porte
d'Azur au Chevron d'Or , ac-

(1) Phely-
 peaux.

(2) Phelype-
 peaux.

compagné de trois Fers de Moulin d'argent.

messire Jean de Gaillat, Evêque d'Apt, est mort aussi, presque dans le mesme temps. Il estoit Fils de madame de Venelle, qui a esté Sous-Gouvernante des Enfans de France.

La Robe a aussi perdu messire Claude meliand, Seigneur de Breviande, maistre des Requestes, Fils de feu M^r le Procureur General meliand, & Frere de M^r l'Evêque d'Alet, cy-devant Evêque de Gap. Il mourut d'a-

236 MERCURE

poplexie le 8. de ce mois, & avoit épousé une Fille de M^r de Gaumont, Envoyé près des Princes d'Italie. Il estoit Cousin germain de M^r meliand, Conseiller en la Grand' Chambre, & qui a deux Freres Conseillers au Parlement.

Les Vers appellez *Irregu-*
liers ne font pas du goust de
tout le monde, comme vous
avez pû le remarquer par un
Ouvragé dont je vous ay fait
part dans quelque une de mes
Lettres. M^r de la Fevrerie, Au-

teur de tant d'excellens Traitez que vous avez lûs dans mes Lettres extraordinaires y a répondu, & vous ne serez pas fâchée de sçavoir ce qu'il en dit.

R E' P O N S E

*A la Satire contre les Vers
irreguliers, employée dans le
Mercure du mois d'Avril
1694.*

TOut ce qu'on appelle Irregulier, n'est pas toujours défectueux. Les Vers dont il s'agit sont de ce nombre: mais avant que de

238 MERCURE

faire voir qu'ils n'ont pas les défauts qu'on leur attribué, je vais montrer qu'ils ne sont point contre les regles, & que c'est à tort qu'on les nomme Irreguliers.

Il y a de plusieurs sortes d'Irregularitez dans les Ouvrages de l'Art. Celle qui contre les regles est la plus grande ; celle qui est sans regle est la moindre ; & l'une & l'autre est vicieuse, parce que le mépris & ignorance des regles est toujours blasmable ; mais il y en a une troisième, qui

bien loin d'estre défectueuse, a de l'agrément, & de la beauté, parce qu'elle a naturellement sa proportion & sa justesse, quoy qu'elle paroisse contre l'usage. Telles sont les nouvelles inventions, & les découvertes dans les Arts & dans les Sciences. Telle est cette versification libre, aisée, & naturelle que quelques Critiques qui ne peuvent souffrir ce qui est nouveau, traitent de licencieuse, & d'irreguliere. Ces Gens-là n'ont garde d'approuver l'Architecture de Mansard, la Musique de Lul-

240 MERCURE

li, les Monres de Haute-feuille, & tant d'autres excellentes choses que les Curieux inventent tous les jours. Tout ce qui n'est point de leur temps, les choque & leur déplaist, parce qu'ils n'en connoissent pas le merite & l'utilité, & qu'ils sont hors d'estat de s'en faire instruire;

Et d'aller à l'Ecole en un âge grison.

Ainsi ils jugent fort legèrement de toutes les choses nouvelles, & les nomment defectueuses, & irregulieres. Je ne

GALANT. 241

ne suis donc pas surpris que
les Vers libres ayent le mal-
heur de leur déplaire, & que
les personnes accoustumées
à n'aller au Parnasse qu'en
Chaise, ou en Litier, soient
un peu étourdies de s'y voir
traîner par un nombreux, &
magnifique Equipage.

*On veut estre à son aise en Li-
tiere mené,
Et non en bondissant en Carosse
mené.*

On n'a pas inventé les
Vers libres & irreguliers, &
faciliter l'abord du Parnasse
à tout le monde. Au con-

Février 1694,

X

242 **MERCURE**

traire, les Maistres de l'Art qui s'en sont servis les premiers pour embellir nostre Poësie, ont pretendu par ce moyen, en interdire l'accez à mille Gens qui y vouloient monter. Il faut en effet, pour réussir, sçavoir tous les tours, & tous les secrets de versification, & avoir une fecondité, & une cadence de Rimes inépuisable; car enfin, est il plus aisé de faire de quatre ou cinq fortes de Vers differens sur une seule rime, ou sur plusieurs, que de n'en faire que d'une mesure éga-

le , de rime plate , & de la
mesme couleur ? On n'a ja-
mais avancé sur ce sujet une
proposition plus fausse , &
plus insoutenable ; mais , p ar
ce nom de Vers libres ou ir-
reguliers, qu'on leur a donné
mal à propos, on l'a adroi-
tement insinuée dans l'esprit
de ceux qui n'ont pas la con-
noissance de la Poësie Fran-
çoise , & qui se persuadent
que ce n'est que de la Prose
rimée. Cependant lors qu'on
fait connoistre à une person-
ne qui a quelque talent pour
ce bel Art , & qui en veut

244 **MERCURE**

ſçavoir les regles , que ces
Vers libres ou irreguliers
ſont parfaits chacun en ſon
genre , qu'ils ont leurs pieds
& leurs meſures qu'ils ne
changent jamais , & qu'ils
rencontrent toujours leurs
ſemblables dans la meſme
égalité ; enfin , qu'il n'eſt
point permis de faire d'au-
tre ſorte de Vers que ceux
que les anciennes regles de
l'Art ont preſcrites , & que
tout ce qu'on entend par là
n'eſt qu'une agreable liberte
de meſler dans le Poëme, les
Vers Heroïques, les Alexan-

drins, les Vers Odiques, les Saphiques, & les Hemistiches, ou pour parler en termes moins scientifiques & plus intelligibles, les Vers de dix, de douze, de huit, de sept, & de six syllabes; alors un Jeune Eleve ouvre les yeux & les oreilles, la teste luy tourne, & bien loin de vouloir continuer sa route sur le Parnasse, il veut en descendre au plus viste, ou qu'on luy montre un chemin plus aisé pour y arriver.

Il faut donc en revenir aux petits Vers de huit silla-

246 MERCURE

bes qu'il est d'abord capable d'exécuter ; encore est-il long temps avant que d'observer exactement les Rimes masculines & féminines. De là , il passe aux autres Vers dont il n'acquiert l'usage qu'après plusieurs leçons & une longue expérience dans la Poësie.

Voilà comme on devient Poëte , & il est constant qu'on ne s'avise jamais d'abord de faire des Vers libres, mais seulement dans la suite, lors qu'on est initié dans le mystere, & que l'on con-

noist toutes les finesſſes de l'Art; car à moins que d'eſtre rompu dans le métier, comment paſſer inſenſiblement du grand Vers au petit, & du petit au grand, avec cette variété de meſures & de rimes qui ſe trouve dans cette verſification qu'on n'a pas introduite pour rimer à l'avanture, & pour entaſſer Vers ſur Vers, comme on le veut faire croire, ce qui eſt encore une autre erreur auſſi grande que la première; car ce n'eſt point un déreglement d'eſprit, & de ſtile, ny une

248 MERCURE

licence fatale comme l'explique l'Auteur de la Satire ; c'est un arrangement concerté qui par differens Vers comme par differens Tons, forme une excellente harmonie , où sans se laisser tomber on finit le sens & la pensée , & où le Poëte & le Lecteur trouvent un délicieux repos. C'est pour cela que cette Poësie est si propre à la Musique, mais il est fort peu de Poëtes qui en soient capables ; car si on n'a du goust & de l'oreille pour l'harmonie, on ne peut réus-

GALANT. 249

fir dans les Vers libres. Qui-
naut seul se trouve entre
mille. Les autres Poètes ac-
coûtumez à leurs mesures
égales, & à leurs cadences
unifones, sont comme ceux
qui preferent le Violon & la
Flûte, au Lut & au Claveffin,
ennemis de tout Concert, &
de toute Symphonie, & com-
me dit Boileau,

*Qui toujours sur un ton sem-
blent psalmodier.*

Dans la Prose mesme, il
faut de la variété. Les perio-
des quarrées lassent, & en-
dorment l'Auditeur quand

250 **MERCURE**

elles sont trop frequentes

Le secret de l'Orateur est de
diversifier son stile par la di-
versité des nombres qu'il ne
peut trouver que dans l'iné-
galité des periodes. C'est ce
que fait le Poëte dans les
Vers libres,

*Où toujours variant d'une fr.
tile veie,*

*Au repos qu'il veut prendre, il
arrive sans peine.*

Cette prétendue irregula-
rité est aussi peu dans le Poë-
me que dans les Vers ; car
pourquoy le Poëme seroit-il
irregulier pour être composé
de Vers de differentes mesu-

res , & sur quoy a-t. on fondé cette regle absoluë & generale qu'il n'y doit entrer que d'une sorte de Vers ou de deux au plus ? Cependant les petits Poëmes , comme les Madrigaux & les Chansons , reçoivent toutes sortes de Vers ; & cela ne sera pas permis dans un Poëme de plus longue haleine , où la variété est si necessaire , & l'affectation si ennuyeuse ? L'Auteur de la Satyre dit là-dessus que ,
*Le Parnasse a toujours gardé le
moindre Stile*
*Pour ce qu'en general on nomme
Vaudeville.*

Mais cette raison est frivole, & ne me contente pas; car la difference du stile ne consiste pas dans le mélange des Vers Le sublime, le bas, & le mediocre se trouvent dans les Vers libres, comme dans les Vers d'égale mesure; & pour les Chansons, la véritable raison de cette irregularité, c'est la note & le chant qui y obligent toujours, soit que l'on compose les paroles devant ou après la Musique, parce qu'il est certain qu'il n'est presque point d'Air en Vers d'une mesme mesure

qui ait un peu d'agrément. Mais enfin, d'où vient que dans les Poèmes où il y a des repos ou des Stances, il faut absolument que ces repos & ces Stances soient d'une même égalité de Vers, d'un même nombre, & d'une même étendue? Au contraire, il semble qu'un Poème ainsi coupé, ne doit pas estre si égal & si continu. Il y a plus d'affectation en cela que de regularité, sur tout quand le naturel y doit paroistre tout entier, comme dans les Stances qui servent à expri-

254 MERCURE

mer l'amour , qui est une passion si naturelle & si ennemie de toute contrainte; dont les mouvemens sont si vifs, si prompts, si changeans, où tout est si en desordre & si dérangé. Cela choque la vray-semblance; & si cette maniere n'est pas ridicule, du moins elle ne persuade guerre. C'est l'usage, & si cet usage est arbitraire & défectueux, ne sera-t-il pas permis de le changer? C'est ce qu'on a voulu faire dans ce genre de Poësie, qui est libre sans estre irreguliere & licentieuse.

Mais les François ne sont pas seuls qui ont fait des Vers libres ou irreguliers. Toutes les Nations en ont fait en leur Langue, & parmy les anciens, les Poëtes Latins ont melleé les Vers Hexametres & Pentametres dans leurs Elegies. Dira-t-on pour cela qu'Ovide, Catulle, Tibulle, Properce, & les autres Poëtes Elegiaques, ont fait des Vers boiteux? Mais Horace a fait ce qu'on appelle véritablement des Vers Irreguliers. Ses Odes en sont remplies, on y en trouve de tous pieds, de tou-

256 **MERCURE**

tes mesures. Cependant je ne pense pas que M^r Dacier avouë que les Vers de ce Poëte soient boiteux, & ses Odes raboteuses. Un Vers est boiteux quand il manque d'un pied, ou d'une mesure qu'il doit avoir, & non pas pour estre plus petit qu'un Vers d'une autre mesure. Un petit homme n'est pas boiteux pour estre auprès d'un grand, & une Assemblée, pour estre composée de personnes de differente taille, n'en est pas moins belle; car il n'en est pas comme d'une Compagnie

d'Infanterie qu'on leve &
 qu'on choisit sur une mesme
 mesure. Mais outre l'agrément
 & l'harmonie qui se
 rencontre dans cette versifi-
 cation, elle a banni de nostre
 Poësie le galimatias & l'ob-
 scurité, qui sont presque in-
 separables des grands Vers,
 & où le Poëte

*A sans cesse besoin de l'art du
 docte Euclide,*

*Afin de les toiser, & d'en
 remplir le vuide.*

Si l'Auteur de la Satire ne
 le disoit, je ne croirois pas
 qu'Euclide fust fort necessaire

Février 1695.

Y

258 MERCURE

icy, & qu'il fallust des Instru-
mens de Mathematique pour
mesurer des Vers. Je croirois
plus volontiers qu'on auroit
besoin de chevilles & d'é-
chasses, & que Chapelain,
ou Maistre Adam, Poëte &
Menuisier de Nevers, seroient
icy mieux placez qu'Euclide.
Mais enfin Euclide; soit;
qu'on y ajoûte encore, si l'on
veut, Archimede & Ptole-
mée, cela prouvera davan-
tage ce que j'avance; tout y est
forcé, tout y est outré. Ce ne
sont que circonlocutions,
que grands mots, qu'expres-

sions hardies. Enfin le Poëte
à la gescne dit souvent ce qu'il
ne veut pas dire, & ne dit pas
ce qu'il veut, & ce qu'il de-
vrait dire. Je n'en chercheray
pas loin des exemples, l'Au-
teur de la Satire m'en four-
nira quelques-uns. Je prens
donc la liberté de luy de-
mander le sens de ces Vers
que je n'entens pas, & peut-
estre bien d'autres que moy.
*D'abord qu'on sçait penser, &
conter jusqu'à huit,*

*On peut dans ce bel Art travail-
ler avec fruit.*

Les Vers libres n'estant

point comptez, l'Arithmétique n'est pas nécessaire pour travailler avec fruit dans cette versification. Il ne s'agit pas icy de Stances de huit Vers comme chez les Italiens, où elles sont si communes. Le mot de huit n'est donc mis là que pour rimer avec fruit. Le mot de quatre estoit celui qui y venoit naturellement; car le Poëte veut dire apparemment que cette Poësie est si facile qu'un enfant y peut réussir, mais un enfant qui commence à compter, sçait il déjà penser comme il faut, pour faire

des Vers ? A-t-il assez de raison
 & de bon sens pour cela ? Car
 je ne pense pas qu'on ose
 avancer qu'il n'y a ny bon
 sens, ny raison dans les Vers
 libres ? & si cela est, un enfant
 est il capable de faire un Poë-
 me dès qu'il sçait compter
 jusqu'à huit ? Mais l'Auteur
 s'est contredit manifeste-
 ment sur la facilité des Vers
 libres.

*Car, il conclut qu'enfin la nou-
 velle methode*

*Est à nos beaux Esprits un ob-
 stacle incommode.*

Si cela est ainsi, ce ne sera donc

262 MERCURE

pas l'amusement d'un enfant,
mais l'application & l'étude
d'un bon Poëte,

*Qui marche avec cadence , &
d'un pas mesuré ;*

*Fier de trouver par tout un repos
assuré.*

Ce n'est-là qu'une contra-
diction. Voicy une équivo-
que qui merite bien d'estre
relevée.

*Entre les Vers de choix que je lis
avec joye ,*

*J'ay toujours sous les yeux ceux
des Heros de Troye.*

Il veut dire qu'il lit sans
cesse Homere & Virgile , &

cela est si bien digne d'un
Poète comme luy.

Qui se forme si bien à cette gra-
vité,

Que tous les petits Vers sont
pour luy sans beauté.

Mais Homere & Virgile
ne sont pas les Heros de
Troye ; & Achille , Ulysse ,
Hector , Enée , qui en sont
les veritables Heros , n'ont
pas fait les Vers de l'Iliade
& de l'Eneïde. Il y a donc la
dedans de l'obscurité , & de
l'équivoque , mais ce n'est
rien. Voicy du plus pompeux
galimatias.

264 MERCURE

*Et chacun d'eux marchant dans
un riche appareil
Fait assez voir qu'il est le Neveu
du Soleil.*

On ne sçait d'abord s'il
parle des Vers d'Homere &
de Virgile, ou des Heros de
Troye. Il y a plus d'apparen-
ce que c'est des Vers; cepen-
dant cela convient mieux
aux Heros, car peut on dire
qu'un Vers est le neveu du
Soleil? Quand mesme on le
prendroit icy pour Apollon,
le Dieu des Vers; ce qui n'est
pas en bonne Histoire Poë-
que. Je suppose que cela
soit

soit ainsi , un Vers seroit plu-
tost le Fils que le Neveu du
Soleil. Je sçay bien que chez
les Anciens le mot de Neveu
s'entend quelqnefois du Fils
& du petit Fils ; mais cette
façon de parler n'est pas à
nostre usage. Je sçay bien
encore , qu'on peut se servir
du mot d'enfanter dans le
stile figuré , en parlant des
ouvrages de l'esprit. Rien
n'est aussi plus ordinaire aux
Poëtes , que d'appeller leurs
Vers , leurs enfans , mais il
n'en est pas de meisme des
mots de Fils , & de Fille , ils

Février 1695.

Z

266 **MERCURE**

sont impropres en ce sens-là ;
& un Auteur seroit ridicule
s'il appelloit un Livre qu'il
auroit fait, son Fils ou sa Fille.
Que seroit-ce s'il nommoit
un Vers son Neveu ? Il faut
donc demeurer d'accord que
cette Metaphore est outrée,
de quelque costé qu'on la
tourne. Mais il faut toiser le
grand Vers, & remplir l'He-
mistiche, & c'est où l'Art
d'Euclide manque souvent au
besoin. Ne diroit-on pas que
ce Poëte a voulu décrire Phaë-
ton, par ce Neveu du Soleil
qui marche dans un riche

appareil? Mais c'est trop nous
arrester sur cet endroit; dé-
tournons nos yeux de cet
Astre qui pourroit nous é-
bloüir, pour les arreter sur
ces deux Vers qui brillent
d'un éclat moins vif.

*Vous devez convenir, que nous
avons encore*

*Des Vers plus mesurez que le
cours de l'Aurore.*

Je n'ay jamais oüï parler
du cours de l'Aurore. C'est
une Déesse; & non pas un
Astre. On dit brillant, ver-
meil comme l'Aurore, mais
on ne dit point mesuré, re-

268 MERCURE

glé comme l'Aurore, parce que cette lumiere matineuse qui devance quelquefois, & non pas toujours le Soleil, n'a point de cours regulier. Enfin, sans m'arrester à examiner icy fort inutilement si l'Aurore est un corps different & separé du Soleil, ou si elle n'est qu'un écoulement ou une reflexion de cet Astre lors qu'il vient à paroistre, je dis que cette comparailon n'est pas fort juste, & qu'elle a plus de brillant que de solidité. Mais je ne pretens pas faire une critique de cette

Satire. Cela suffit pour faire voir que les grands Vers gênent souvent les meilleurs Poètes, & les obligent d'étrangler, pour ainsi dire, leurs pensées, ou de leur donner quelquefois trop d'étendue, soit pour attraper la rime, ou pour allonger la mesure. Pour ce qui est de leur cadence, elle ne plaist pas à tout le monde. Il faut y avoir l'oreille faite, ou l'instinct, comme parle cet Auteur; mais que ce goust-là soit un effet de prudence & de sagesse, il me pardonnera si je n'approuve

270 **MERCURE**

pas qu'il ait dit à la Muse.

*Je ne sçay quel instinct prévenant
ma prudence,*

*Me fit de vos grands Vers esti-
mer la cadence.*

Les meilleurs Poëtes du
Theatre & le celebre Cor-
neille mesme qui avoit un si
beau talent, & un si grand
tour pour ces sortes de Vers,
ont reconnu que cette ca-
dence unisone & qui tombe
toujours sur la rime, estoit
lassante & ennuyeuse dans la
déclamation, aussi bien que
dans la lecture, & que c'étoit
là véritablement,

*Qu'on se laisse tomber où tombe
la pensée.*

Où l'œil cherche la mesme
couleur de la rime, & où ce-
luy qui écoute prévient pres-
que toujours le Lecteur en
devinant tout entier le se-
cond Vers. Ce fut pour re-
medier à ce deffaut, & pour
donner un tour plus aisé à
nostre Poësie Dramatique,
que le Grand Corneille com-
posa Agefilas en Vers libres,
& les trois derniers Actes de
Pfiché, où il avoit eu ordre
de travailler avec Moliere.
Celuy-cy du mesme senti-

ment, avoit commencé cette Piece de la sorte, ainsi que quelques autres de ses Comedies où il a assez bien réüssi; mais pour dire la verité, ils remarquèrent tous deux dans la suite, l'inconvenient où ils étoient tombez, & que pensant éviter le Stile Poëtique, & approcher davantage de la Prose qui est plus propre pour les Pieces de Theatre, ils avoient pris une versification, qui pour paroistre plus aisée & plus naturelle estoit encore plus Poëtique & plus figurée que l'autre, à cause de la

grande variété de rimes , de nombres , & de cadences qui se rencontrent dans les Vers libres ou irreguliers. Toute cette harmonie estant plus opposée au discours ordinaire , que la regularité des grands Vers , ils en revinrent à l'ancien usage ; mais ils observèrent que tout le secret consistoit à rompre le Vers en plusieurs endroits , comme quelques Poëtes l'avoient déjà pratiqué avec succez ; car auparavant les grands Vers estoient dans la Comedie comme des Barricades

274 MERCURE

que les Acteurs ne pouvoient franchir , & où demeurant fichez , on les regardoit comme des Declamateurs de College sans voix , sans action , sans mouvement , ou plustost dont la voix , l'action & le mouvement estoient outrez , & n'avoient rien de naturel.

Les Maistres du Theatre sont donc revenus avec raison à l'ancienne versification , & ont conservé les grands Vers pour les Pieces regulieres , reservant les Vers libres pour les Balets & les Opera ;

où à cause de la Musique & du Chant, ils quadrent mieux que les autres par la diversité de leurs cadences & de leurs mesures. On s'en sert encore fort à propos dans les Traductions des Comedies Italiennes, ainsi qu'on a fait pour l'Amince, & le Pastor Fido, qui ont beaucoup plus de grace en nôtre Langue traduits en Vers libres qu'en grands Vers, parce que les Italiens composent leurs Pieces de Theatre en Vers irreguliers; & qu'estant remplies de quanti-

té de pensées brillantes & de descriptions fleuries, cette Poésie est plus propre à les exprimer; mais de tous ceux qui les ont employez pour le Theatre, M Quinault en mérite le prix, & la gloire. Jamais Poëte n'a mieux manié cette sorte de versification que luy, & Baptiste avoit raison de dire, qu'il estoit le seul qui pût l'accommoder, & qui sceust aussi bien varier les mesures & les rimes dans la Poésie, qu'il scavoit varier les tons & les cadences dans la Musique. Je

dis la meme chose de Corneil-
le pour les grands Vers, quoy
qu'il n'ait pas negligé les au-
tres, comme on le peut voir
dans son admirable Tradu-
ction de l'Imitation de Notre-
Seigneur. Il a excellé dans la
pompe, & dans la majesté
que demande cette versifi-
cation sublime, dans laquel-
le il servira toujours de mo-
delle aussi bien que dans les
regles, & la composition des
pieces de Theatre Mais, hors
de là, & pour descendre
dans les petits Ouvrages, &
dans les Pieces galantes, je

conviens avec l'Auteur de la
Satire, que Madame la Com-
tesse de la Sufe a aussi excel-
lé dans les grands Vers, com-
me il paroist dans les Ele-
gies, sans avoir méprisé les
Vers libres dans les tendres
Chançons & les ingenieux
Madrigaux. Madame des
Indigier. Houlières doit estre aussi
proposée pour exemple dans
les Vers libres, quoy qu'elle
se soit élevée jusqu'au su-
blime, & qu'elle ait soutenu
la noblesse & la majesté de
grands Vers dans la Come-
die de Genferic, & dan

quelques autres Ouvrages. Enfin elles meritent d'estre mises à la teste de tous les Poetes François de l'un & de l'autre sexe.

Toutes deux ont eu un merite infiny, une grande beauté, un genie admirable, le caractere inimitable, & original, avec des talens tout differens. Aussi ont elles pris des routes bien differentes pour arriver à la gloire où elles sont parvenuës. La Comtesse de la Suse avoit le cœur tendre & passionné, les manieres affectées, les sentimens

280 **MERCURE**

vifs & amoureux , beaucoup
de feu , & de langueur en
mesme temps, le stile un peu
precieux & guindé comme
on avoit alors; mais il y avoit
des graces & des beautez
dans ses Ouvrages qui en-
chantotent tous les Lecteurs.
On ne peut traiter l'Amour
avec plus de force , & de dé-
licateffe qu'elle a fait. Ses
expressions sont nobles , éle-
vées , brillantes , & fleuries
comme sa naissance , & sa
beauté. Enfin , nulle autre
avant elle n'avoit si bien
joint ensemble l'Amour, Ve.

nus, & les Graces. Il est vray qu'on peut dire d'elle avec justice, ce qu'un Poëte Grec a dit d'une aimable & spirituelle personne de son temps, qu'elle estoit elle-mesme. Muse, Grace, & Venus. mais de toutes les loüanges qu'on luy a données, rien à mon gré, ne luy convient mieux, & n'est plus digne d'elle, que quatre Vers Latins qu'un bel esprit de ses amis fit pour mettre au bas de son Portrait, où elle est représentée dans un char qui l'enleve dans le Ciel. Ces Vers sont

Février 1695.

A a

282 MERCURE

si beaux que je croy faire plaisir à l'Auteur de les rapporter.

Quæ dea sublimi rapitur per inania curru

An Juno, an Pallas, num Venus ipsa venit?

Si genus inspicias, Iuno, si scripta, Minerva,

Si spectes oculos, mater amoris erit.

Voicy la traduction que j'en ay faite, où j'ay conservé tout le sens, si je n'en ay pas exprimé toute la beauté.

*Quelle est la Deesse supreme
Qui dans ce char pompeux s'élève d'icy bas?*

*Est ce Junon, est-ce Pallas,
N'est-ce point Venus elle-même ?*

*Ses ayeux, ses écrits, ses beaux
yeux tour à tour,
Font voir Junon, Pallas, &
la Mere d'amour.*

Le caractere de cette illustre Comtesse estant tel que je viens de le représenter, elle eut raison de s'attacher aux grands Vers & à la Poësie reguliere. Mais si les Elegies font encore les delices des jeunes gens amoureux, l'endroit favori du *Pastor Fido* qu'elle a traduit en Vers

libres , ne les charme pas moins , & ils feroient bien empeschez s'il en falloit juger la preference. Quoiqu'il en soit, je reviens à dire qu'elle s'est un peu trop assujettie aux regles austeres de l'Art, & que voulant surpasser les Maistres, elle a trop bien fait des Vers pour une femme de qualité.

Il n'en est pas de mesme de Madame des Houlieres ; il semble qu'elle ne fait des Vers qu'en se jouant, & pour son divertissement. Quoy qu'elle sçache tous les misteres &

tous les secrets de la Poësie, on voit dans ses Ecrits une modestie & une simplicité tres-grande, qui convient bien à une personne de son Sexe. Les choses les plus recherchées y paroissent naturelles & sans affectation. C'est ce qui l'obligea à choisir les Vers libres, comme plus conformes à son genie, & plus propres à cacher son travail & son étude. Elle avoit l'air libre & dégagé, les manieres enjouées, aisées & naturelles, une grace & une majesté que l'on ne peut expri-

mer, l'esprit vif, doux & agreable, les pensées ingénieuses & délicates, le stile pur, élégant & poli, les expressions heureuses, & qui peignoient admirablement bien tout ce qu'elle vouloit décrire; le cœur tendre sans estre passionné, mais à qui l'art d'aimer n'estoit pas inconnu; sçavante dans les mœurs du siècle, & dans la connoissance du cœur humain, elle nous a donné de doctes leçons de l'amour propre, & de la fausseté des vertus. Mais qui a jamais

connu mieux qu'elle la Nature & ses plus secrets mouvemens? Qui l'a mieux dépeinte? Les Idiles des Fleurs & des Moutons en sont les Portraits vivans qui dureront éternellement, & dont les couleurs se renouvelleront fans cesse, & auront cet heureux sort qu'elle desiroit dans la condition humaine, & dont elle a esté consolée en mourant, parce qu'elle revit toute entière dans son illustre Fille, qui est une autre elle-même.

Telle perte n'est pas toujours irreparable,

288 MERCURE

Puis que du mesme sang, & des
mesmes esprits,

La Nature a formé cette Fille
admirable,

Qui de l'Academie a remporté
le Prix,

Et qu'à sa Mere seule on trouve
comparable.

Mais rien n'approche des hon-
neurs

Dont le Parnasse en deüil celebre
sa memoire,

Il place son Image au Temple de
la Gloire,

Et sa Fille au rang des neuf
Sœurs.

En effet, cette digne Fille
marche

marche si bien sur les pas de son habile & sçavante mere, qu'elle a monté au Parnasse, dans un âge où à peine on peut trouver ce lieu-là sur la Carte. Ce fut lors qu'elle eut le Prix à l'Academie Françoisise; ce qui donna de la jalousie à son Sexe, & de l'admiration au nostre. Que doit-on attendre d'elle à present, qu'elle est consommée dans la Poësie, & animée d'un double esprit? Il n'est point de genre de Vers où elle ne réussisse, & dont elle ne remporte le Prix; mais on doit présumer que

Février 1695.

B b

290 **MERCURE**

par genie & par inclination,
autant que par estime & par
reconnoissance; elle cultive-
ra les Vers libres, & prenant
leur defense, elle les mettra
au dessus de la censure des
Critiques. Elle y a un double
interest, & tout le Parnasse
jette les yeux sur elle pour
cela. Comme elle en est seule
capable, je luy en cede aussi
toute la gloire.

Il y a plus d'un an que les
rimes sur lesquelles je vous
envoie divers Sonnets, ayant
esté proposées par l'une des

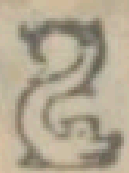
Academies de Toulouse, pour estre remplies à la gloire du Roy, on en vit paroistre un grand nombre, & le prix destiné pour celuy qui feroit le plus beau Sonnet, ayant esté distribué, ces rimes furent remplies sur quantité d'autres sujets. On a ensuite esté un temps sans en parler; après quoy la mode est venue de les remplir à la gloire d'une illustre Princesse, dont le merite répond à la naissance & à la beauté. C'est Madame la Princesse de Con-*Bourbon* ty. Voicy quelques-uns de ces

Sonnets. Le premier que vous allez lire, a couru sous le nom d'un grand Prince, dont la Maison est seconde en Heros.

POUR MADAME
la Princesse de Conty.

SONNET.

J'Adore tout en vous l'air, le port
 & le Buste,
 Pour vous je brûlerois au milieu
 des glaçons,
 Et si de vos beautés je faisois des
 moissons,
 J'égalerois la nuit du Heros si
 robuste.

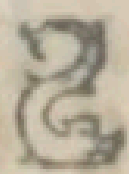


L'Amour vous a fait naistre avec
un air auguste

Vous estes son ouvrage, écoutez
ses leçons,

Ne les regardez pas comme vai-
nes chansons,

Rendez-luy vostre cœur, c'est un iri-
but bien juste.



Vous avez de Venus la noblesse &
l'orgueil,

Pour un Dieu cependant elle eut
un doux accueil,

Et pour lors la fierté fut une foi-
ble digue.



Heureux si comme luy pris dans
mille ressors

De vos faveurs pour moy vous de-
veniez prodigue,

294 MERCURE

*Je serois immortel par d'éternels
transports*

Ce Sonnet a receu de
grands applaudissemens. En
voicy un autre, d'un homme
dont les Ouvrages se sont
fait admirer depuis une an-
née, & ont receu des loüan-
ges du plus grand Roy de la
Terre.

Lors qu'Amour sur son Trône
 éleva vôtre Buste
La crainte à Cytherée inspira ses
 glaçons
Phébus quitta le soin de jaunir les
 moissons

Alcide à la quenouille offrit sa
main robuste ;

S

Jupiter applaudit par un souris
auguste,

Mars de la servitude écouta les
leçons,

La Troupe des neuf Sœurs épaisa
ses chansons,

Minerve à leurs concerts joignit une
voix juste.

S

Quelle éclatante gloire ! ah ! quand
un fier orgueil

Revolteroit vostre ame à ce celeste
accueil,

Luy pourroit-on, Princesse, oppo-
ser quelque digne ?

S

Mais, tandis que les Dieux men-
vent tous leurs ressorts,

296 MERCURE

*Qui peut mourir pour vous est en-
cor plus prodigue
Et sçait des Immortels surpasser les
transports.*

ENVOY.

*De leur encens, de leurs Autels
Les Dieux à vos beautez font un
brillant hommage,
Mais ne dèdaignez pas le respect
des Mortels,
Il a son prix & son langage.*

*Le Sonnet qui suit n'a pas
manqué d'Approbateurs. Il
est d'un homme attaché à
Madame la Princesse de
Conty, & dont l'esprit a de-
vancé les années.*



Chaque cœur est un Temple où
l'on vous dresse un Buste,
De la Zone Torride à celle des
glaçons,
De Mirthes amoureux vous fai-
tes des Moissons,
Et rangez sous vos Loix le foible
& le robuste.



Tout cede, tout se rend à vôtre
esprit auguste
La raison fait aux cœurs d'inuti-
les leçons
Ses avis importans passent pour
des Chançons,
Chacun connoist sa faute & chacun
la croit iuste.



L'un admire ce port rempli d'un
doux orgueil,

298 MERCURE

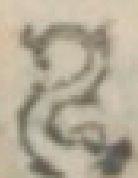
*L'autre ces yeux brillans & ce
charmant accueil ;
Mais toujours le respect leur op-
pose une digne.*



*Et ce Dieu qui du monde agite les
ressorts,
Et qui de ses faveurs fut pour vous
si prodigue ,
N'oseroit qu'en tremblant expri-
mer ses transports.*

Cette Princesse a aussi re-
ceu des Sonnets remplis de
morale, qui luy ont fait plai-
sir. En voicy un d'un Abbé
qui ne dément point son
caractere.

Pourquoi tant célébrer un si
 fragile buste ?
 Ces beaux feux quelque jour ne
 seront que glaçons ,
 La Parque en doit grossir ses fu-
 nestes moissons ,
 C'est le destin affreux du foible &
 du robuste.



Elle n'épargne point le front le
 plus anguste ,
 Princesse , pensez-y , profitez des
 leçons ,
 Qu'un monde corrompu fait passer
 pour chansons ,
 Rien n'est grand devant Dieu que
 l'humble & que le juste.



Craignez votre beauté , c'est un
 sujet d'orgueil ,

300 MERCURE

Elle trouve par tout un dangereux
accueil,
A ces encens flateurs opposez une
digue,

2

*Employez des vertus les inno-
cens ressorts ,
Tant de riches thresors que le Ciel
vous prodigue ,
Doivent fixer vers Luy vos plus
ardens transports.*

Ce dernier a esté fait par
un Prince étranger, dont
vous verrez le Portrait dans
les Vers que vous trouverez
ensuite.

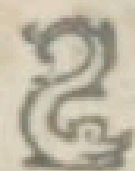
C'est trop chercher de Fleurs
pour couronner un buste,
Laissons aux Elemens les feux &
les glaçons,
A l'Automne, au Printemps, les
fleurs & les moissons,
Separons une fois le foible & le
robuste.

Le faste seduisant de la naissance
auguste,
Ebloüit la raison, écoutons ses
leçons,
Reformons par nos mœurs le monde
& ses chansons,
Craignons le Tribunal où tremble
le plae juste.

Pour ne point se tromper à l'éclat
de l'orgueil,

202 **MERCURE**

*Quand la vertu dans l'ame a trou-
vé de l'accueil,
C'est l'horreur du peché qu'on op-
pose pour digne,*



*Dieu de sa Providence a caché
les ressorts,
Et lors que de son sang il est tou-
jours prodigue,
Il ne veut du pecheur que d'amou-
reux transports.*

*Voicy les Vers dont je viens
de vous parler, où est peint
l'Auteur de ce Sonnet.*

D*Epuis long-temps je cherche
un homme,
Je vais en plein midy la lanterne à
la main,*

GALANT. 303

*Je cherche dans Paris, & j'ay cher-
ché dans Rome,*

*I'estois un Diogene & je cherchois
en vain,*

*Le Ciel reçoit mes vœux & répond
à ma peine,*

*Mon espoir n'est plus incertain.
Le Tage fait couler ses tresors dans
la Seine.*

*Ma recherche est heureuse & n'a
point esté vaine,*

*Je trouve dans un homme au degré
souverain*

*Les delices du genre humain.
C'est Louis, mais est-il au simple
rang des hommes?*

*Il a par sa vertu merité des Au-
tels,*

*Tout Diogene que nous sommes,
Nous l'avons déjà mis au rang des
immortels.*

304 **MERCURE**

*Mais toi, cheri des Cieux, Prince,
dont la naissance*

*Soustient tout son éclat au milieu de
la France;*

*Digne Ministre d'un grand Roy,
Tu fais admirer l'homme en toy.
Que de verus, que de lumie-
res!*

*Que de sublimes quälitez.
Grand dans tes sentimens, noble
dans tes manieres,*

*Modeste en tes honneurs, sage en tes
dignitez,*

*Exact dans tes desseins, éclairé dans
its vœux,*

*Vigilant dans tes soins, attentif
dans tes choix,*

*L'esprit toujours soumis aux veri-
tez connues,*

*Et l'ame des vertus suivant toujours
les loix,*

GALANT. 305

Plus qu'instruit dans chaque
science,

Curieux dans tous les beaux arts,
Du premier pas hors de l'enfance,
Fameux dans le métier de Mars.

Toujours éloquent sans prélude,
Parlant de tout & parlant bien;
Sachant la science & l'étude,
Possédant des trésors & n'abu-
sant de rien.

Fort politique & plus sincère,
Grand courtisan & point fla-
teur,

Charmant les cœurs sans soin de
plaire,

Tel est le Prince Ambassadeur.
Un tel homme arreste sans peine
Et la Lanterne & Diogene.

Sa Majesté a créé une
charge de Conseiller d'hon-
Février 1694, Cc

neur au Perlement de Paris
& Elle en a gratifié Mess^{rs}
Aymond-Jean-Baptiste Bo
cherat, Frere de M^r le Chan
celier, qui y fut receu dès
mois passé, avec tous les
agrémens qu'il pouvoit at
tendre de ce Corps auguste.
Il y a plus de trente-cinq
ans qu'il est Conseiller au
Parlement, & seant par son
rang en la Grand'Chambre.
Ainsi le Roy ayant bien voulu
lui créer cette Charge en
faveur, on peut dire qu'il n
l'a pas moins meritée par ses
longs services que par son
exacte probité.

Le 27. du mois passé, Madame la Princesse de Mekelbourg fut inhumée avec toute la pompe due à sa qualité de Duchesse Douairiere Souveraine de Mekelbourg, & de Princesse des Vandales, en l'Eglise des Religieuses du S. Sacrement, rue Cassette, à qui elle a fait de grands biens. Son cœur avoit été porté le jour précédent aux Carmelites du Fauxbourg St. Jacques, & inhumé auprès du corps de Charlotte-Marguerite de Montmorency, Princesse Douairiere de Con-*Gourbon*
 dé.
 C c ij

Voicy les noms de quelques personnes considerables mortes sur la fin du mois passé.

Messire Jacques Oudart-Thomas de l'Isle, Conseiller.Clerc au Parlement de Paris. Il estoit Frere de M^r de l'Isle, President au Grand Conseil, qui a épousé une Niece de M^r le Chancelier, & de M^r de l'Isle, Capitaine au Regiment des Gardes Françoises, où il est fort estimé.

Dame Marguerite Martineau. Elle estoit âgée de soixante & sept ans, & Femme

de Messire Louïs de la Grange-Trianon, Seigneur de Nandey, Villantroy, &c. Conseiller au Parlement, & ancien president de la Seconde des Requestes du Palais.

Dame Renée Budes. Elle estoit Sœur du Maréchal de Guebriant, & Veuve de Sebastien, Sire de Rosmadec, Marquis de Molac, Lieutenant general pour le Roy dans la province de Bretagne, Gouverneur des Ville, Chasteau & Comté de Nantes.

Messire Louis de machaut, S^r de Bourfiere, de Bellenave.

310 MERCURE

&c, Conseiller au Parlement.

Dame Valentine Bailly.

Elle estoit Veuve de messire
Gabriel Lallemant, Sieur du
Meny-Durand & de Bre-court,
Conseiller au Parlement.

Messire Timoleon Gilbert
de Seigliere, Sieur de Bois-
franc, de Breville, Pons, &c.
Il estoit maistre des Reques-
tes, Chef du Conseil, Chan-
celier, & Garde des Sceaux
de Son A. R. Monsieur.

Messire Honoré de Fortia.
Il estoit Aumônier du Roy &
Chanoine de l'Eglise Cathe-
drale de Noyon.

GALANT. 311

Messire Jean de la Michaudiere, Conseiller du Roy, Maistre ordinaire en la Chambre des Comptes de Paris.

Messire François de Paris, S^r de la Brosse, Monceaux, Neüilly, Guerchy, & autres lieux, Ancien President en la Chambre des Comptes de Paris. Il est mort le 15. de ce mois, âgé de soixante. dix-sept ans.

Messire Louis de Ccmin-ges, marquis de Ferrieres.

Dame Cecile Elisabeth Huraut de Cheverny. Elle

312 MERCURE

estoit veuve de Messire François de Clermont, Marquis de Montglas, Chevalier des Ordres du Roy, & s'estoit toujours fait distinguer par son esprit.

Messire du Machaut, Maistre des Requestes. Il est mort subitement le 21. de ce mois, dans un âge extrêmement avancé, après avoir exercé plusieurs Intendances, dont il a toujours rempli les fonctions avec gloire.

Salignac. Le Roy a nommé M^r l'Abbé de la Motte-Fenelon, Precepteur des Enfans de France, à

à l'Archevesché de Cambray.
[Les peuples de ce Diocèse
estant accoustuméz à un Prelat
d'un grande pieté, Sa Majesté
a voulu qu'il ne leur parust au-
cun changement, & c'est ce
qui l'a déterminée à faire
choix de M^r l'Abbé de la mo-
te Fenelon, qui a d'abord
remis l'Abbaye de S. Valery,
dont il avoit esté pourvû sur
la fin de l'année derniere, ce
qui marque le juste discerne-
ment du Roy dans les choix
qu'il luy plaist de faire. Cette
Abbaye vient d'estre donnée
à M^r l'Abbé de Clermont,
Février 1695. D d

314 MERCURE

nommé depuis peu Evesque
& Duc de Laon. L'Evesché
de Laon est considerable par
sa dignité, mais il n'est pas
d'un assez grand revenu pour
la pouvoir soutenir.

Le mot de l'Enigme du
mois passé estoit *la Pelote de
nege*, & il a esté trouvé par le
petit Coq réveille-matin; le
vieux Banquier amoureux de
la plus belle Nimphe de la
ruë Quinquempoix; le mal-
heureux retenu chez luy; le
constant Conseiller: l'Espe-
rance des trois Doméstiques:
de Bondonnet de Parance:
le Courtier de la Pomeranie

Occidentale; le gros mignon
de Verneüil . le medecin de
la Garnison du Fort de Me-
lun : l'agreable Bouchot de
l'Arsenal : Mademoiselle de
la Salle : Rosette de puteau ,
Angelique Vincenne : Catin
de la Courtille : la Moderne
de la longue allée , la subtile
Robinette , la spirituelle Fan-
chon : la convalescente ma-
demoiselle Javote du coin de
la rue de Richelieu , & la
scavante Mopla d'Arcadie ; la
Tante & le Neveu de la rue de
la Vanerie ; l'aimable fille uni-
que de la rue de l'éperon ; Ma-

non Girault de Blois.

L'Enigme nouvelle que
je vous envoie , a de quoy
exercer agreablement l'esprit
penetrant de vos Amies.

E N I G M E.

*Si la féconde invention ,
Si l'art d'animer ses Ouvrages ,
Et la prompte execution ,
Des Peintres d'aujourd'huy sont les
grands avantages ,
Je les possède eminemment ;
I'ay l'invention tres féconde ,
I'anime mes Portraits jusques au
mouvement ,
Et peins , en un moment , tous les
sujets du monde.
I'en ay d'autres encor que les Pein-
tres n'ont pas ;
Je peins sans appareil , comme sans
embarras ,*

*Mieux de nuit que de jour, & sans
choix de Matiere;*

*Sans Pinceau, sans Couleurs, j'a-
cheve mes Tableaux;*

*Mais j'en suis si jaloux, que mesme
les plus beaux*

*Par moy ne sont jamais exposez
en lumiere.*

Si l'on considere la situation où
sont aujourd'huy tous les Princes
liguez contre la France, on trouve-
ra que depuis le commencement de
cette guerre elle a seule triomphé de
ceux qui ne s'estoient unis que dans
le dessein, non pas de faire quel-
ques conquestes sur elle, mais de la
reduire aux derniers abois, & de la
partager apres y avoir porté la de-
solation. Cependant l'Empereur
perdu Philisbourg, & le Palatina^a

318 MERCURE

s'est veu ruiné ; l'Espagne n'a presque plus de Places importantes dans les Pais-Bas, le Duc de Savoye n'a plus que le tiers de ses Estats, les Hollandois sont épuisez, & l'Angleterre ne peut plus trouver ni soldats ni matelots ; l'argent y est devenu rare, son commerce est demeuré, & ce ne sont que plaintes de tous costez. On sçait que Milord Notingham vient de dire dans la Chambre des Seigneurs qu'il y avoit quatre reflections à faire sur l'estat present du Royaume : en premier lieu, qu'il falloit considerer quel avantage on avoit retiré de la guerre presente : en second lieu, que le commerce estoit fort interrompu & le pais dépeuplé : en troisieme lieu, qu'il falloit examiner s'il estoit à propos pour soustenir

l'intereſt des Eſtrangers d'expoſer la Flotte qui eſtoit à Cadix : & en quatrième lieu , qu'il falloit donner ordre à l'abus qui regardoit les eſpeces d'or & d'argent qui ſortoient du Royaume au profit des Eſtrangers & à la ruine des Sujets. Tout cela a eſté fortement appuyé par deux autres Milords ; ce qui doit faire connoiſtre que lorsqu'on parle autrement de la ſituation des affaires d'Angleterre, on ne dit rien que de véritable. L'Eſpagne n'eſt pas plus tranquille , tout y eſt en confuſion, les deux Reines ont continuellement de grands démeflez , le Roy voudroit la paix , la Reyne ſa femme la croit neceſſaire ; la Reine Douairiere ſœur de l'Empereur , & amie du Prince d'Orange ſ'y oppoſe , & ceux qui embrasſent leur

party se trouvent si souvent embarrassés, & menent une vie si peu tranquille, que les uns abandonnent leurs Charges pour se retirer à la campagne, & d'autres quittent tout à-fait le monde, & se jettent dans des Convens. La Cour d'Angleterre n'est pas moins agitée, mais d'une manière différente, & deux Secretaires d'Etat viennent d'abandonner leur employ & de se retirer à leurs maisons de campagne, sous divers pretextes. Cela ne se fait point dans une Cour calme comme celle de France. Vous sçavez que le neveu de l'Amiral Rusfel a esté tué à Cadix, ce qui ne met pas cet Amiral en bonne intelligence avec la Cour d'Espagne. Je suis, Madame, &c.

A Paris ce 28. Février, 1695.

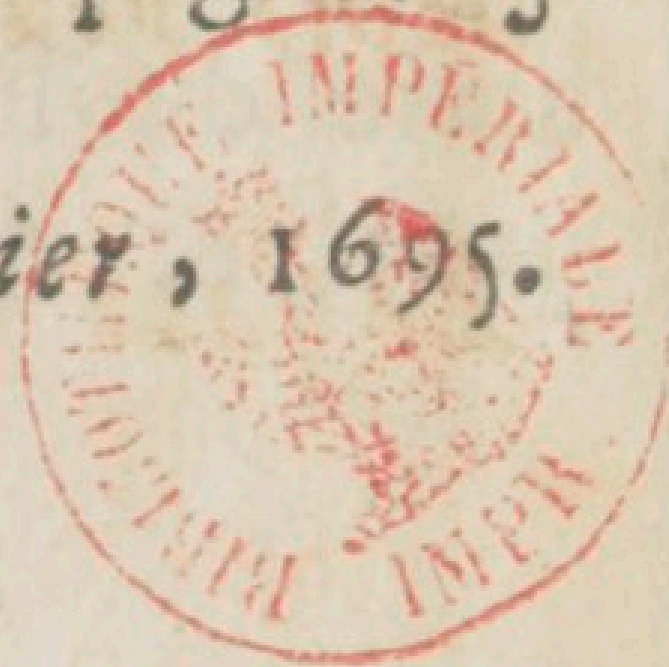


TABLE.

<i>gendre dans le fromage.</i>	180
<i>Morts.</i>	198
<i>Réponse à la Satyre contre les Vers irreguliers employée dans le Mer- cure du mois d'Avril 1694.</i>	237
<i>Sonnets sur des bouts rimez.</i>	290
<i>Charge de Conseiller d'honneur au Parlement créée par le Roy.</i>	307
<i>Madame la Princesse de Mekel- bourg, inhumée au Filles du S. Sacrement.</i>	309
<i>Autres Morts.</i>	310
<i>Archevêché de Cambray donné par le Roy</i>	312
<i>Enigme.</i>	316
<i>Situation des Affaires de l'Europe.</i>	317



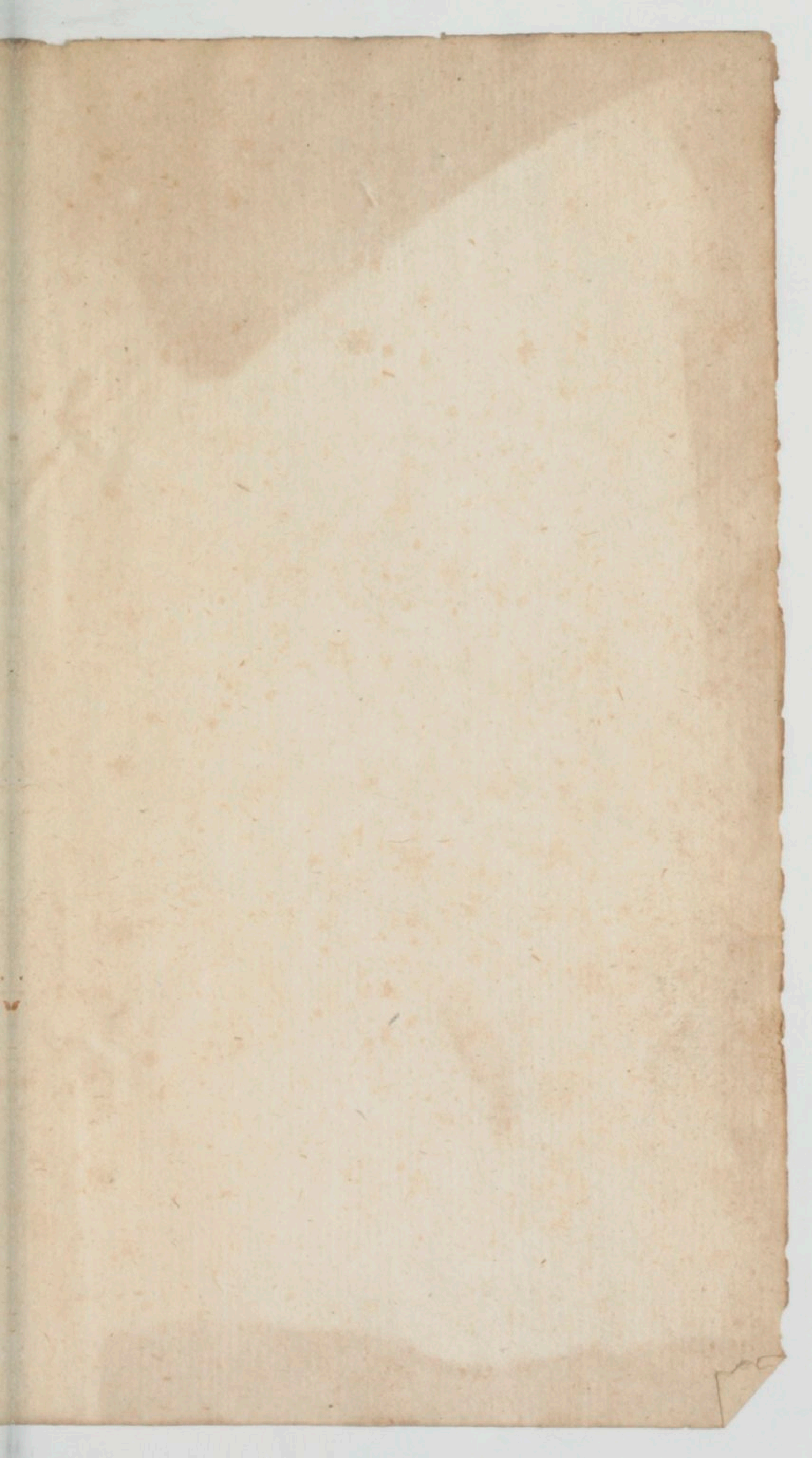
Avis pour placer les Figures.

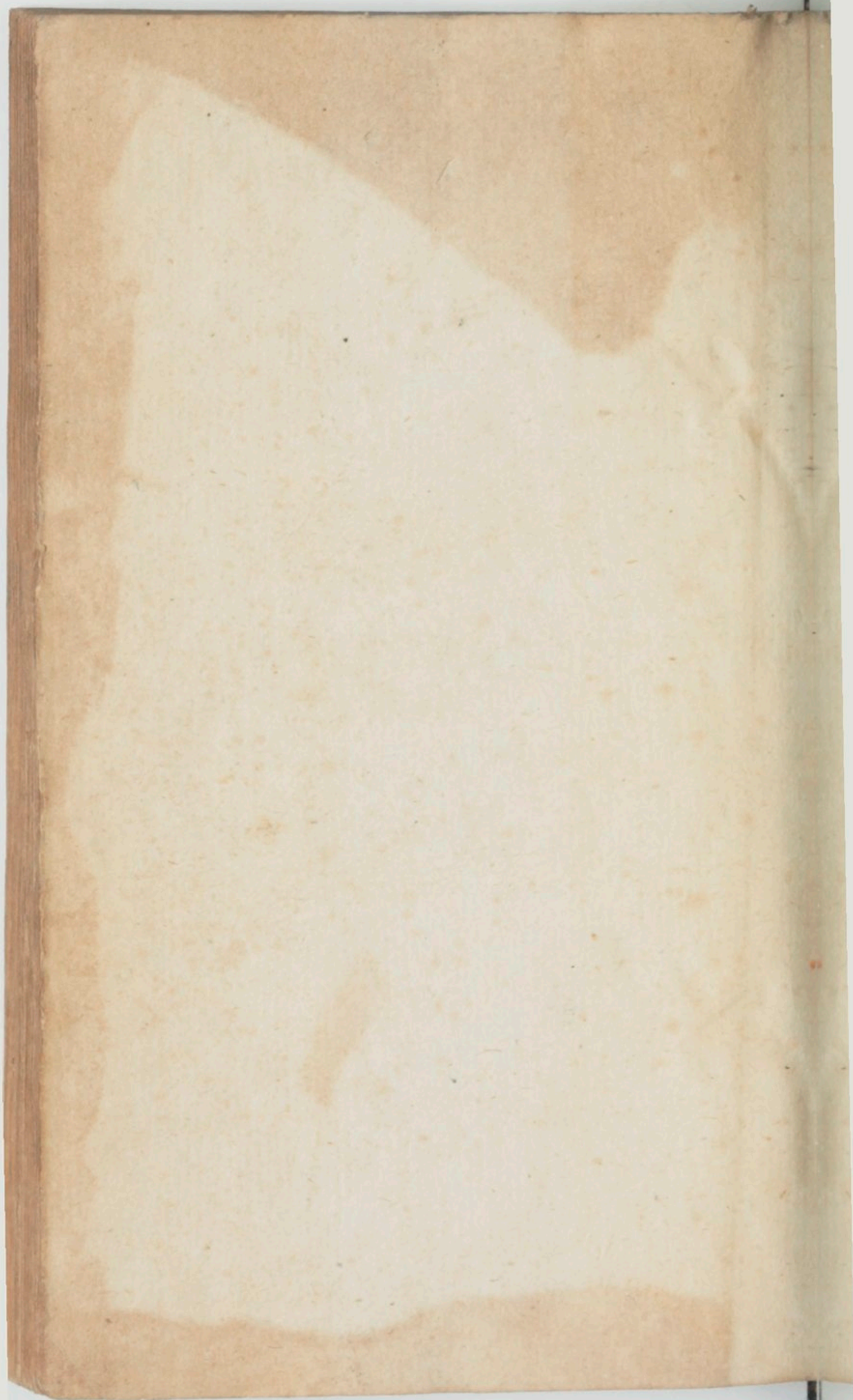
La Medaille doit regarder la page
108.

L'Air doit regarder la page 176.



1. Die Geschichte der Stadt
1687.





198-236

308-314

